

1917, C'ÉTAIT IL Y A CENT ANS LES JÉSUITES D'ENGHIEN ET LES HABITANTS DE SAINT-QUENTIN

Avant-propos

Les pages qui suivent, issues des Archives de la Compagnie de Jésus, sont une sorte de journal de guerre rédigé parfois jour après jour par plusieurs Pères jésuites au cours de la Première Guerre mondiale, en 1914 et 1919. Ils nous livrent ainsi une page d'histoire de leur vie et de leur action à Enghien au cours de cette guerre, mais aussi une page d'histoire de la Ville d'Enghien elle-même.

Pour bien comprendre ces pages, il convient de faire un retour en arrière. Les Pères jésuites de la Province française de Champagne se sont installés dans les bâtiments de l'ancien couvent et collège des Augustins entre 1887 et 1957. Ils y avaient établi une maison d'études pour les religieux. C'est ce qu'ils ont appelé la « Maison Saint-Augustin ». D'autre part, il était fréquent de voir les Pères et les novices se rendre au château de Warelles qui leur servait de « Maison de campagne ».

Au cours de la Grande Guerre, les Pères de la Compagnie de Jésus n'ont jamais cessé de prodiguer le bien autour d'eux, accueillant bon nombre de réfugiés venus du Tournaisis et du nord de la France, en particulier ceux de Lille et de la ville de Saint-Quentin, leur apportant aide morale et matérielle, sous la bienveillance divine et celle de saint Joseph, patron de la France.

Ils ont fait preuve de courage, d'abnégation, de ténacité, de hardiesse surtout face à l'ennemi, soucieux de préserver au mieux les bâtiments de la rue des Augustins et les intérêts de leur Compagnie, désireux d'aider au mieux les déracinés que la guerre jetait sur les routes et de faire revenir à Dieu ceux qui s'en étaient éloignés.

Un siècle après ces tragiques événements, nous ne pouvons manquer de nous souvenir de ces religieux et du bienfait qu'ils ont apporté à tant d'êtres humains d'ici et d'ailleurs. C'est pourquoi nous nous permettons de reproduire telles qu'elles les notes qu'ils ont rédigées dans ce qu'ils appelaient leur « *diarie* ». La présente copie se base sur une autre copie dactylographiée anonymement en 1957 lors de leur départ d'Enghien. Elle se veut fidèle à la

graphie et au style d'origine, avec parfois des difficultés de compréhension que cela engendre.

Voici donc ce qu'ont écrit les Pères au cours de la Grande Guerre :

*Ex ARCHIVO
Prov. Campaniæ
~ Soc. JESU~*

*Eximio Protectori Nostro S. Joseph
ob dumum in bello servatam
MDCCCCXIV – MDCCCCXVIII
À la mémoire des dix membres
de la Maison d'Enghien, tombés pour la France*

P. Henri AUFFROY
P. Maurice BUGNET
P. Joseph CASCUA
P. Francis DECROIX
P. Paulus DUBRULLE
P. Gilbert de GIRONDE
P. Gonzague MENNESSON
P. Gabriel RAYMOND
P. Pierre SOURY-LAVERGNE
P. Joseph VITTRAND

C'est entre deux fêtes d'ordination, celle du 2 août 1914 et celle du 3 août 1919, que s'est écoulée l'**Histoire de la Maison d'Enghien pendant la guerre**. Cette Histoire, au milieu de bien des deuils, - dix membres de la maison, dont cinq de l'ordination du 2 août 1914, périrent à l'ennemi – et parmi des difficultés croissantes, doit se résumer dans une hymne d'actions de grâces à la Providence, et à saint Joseph, agent principal de son œuvre protectrice.

Car, en dépit d'une occupation militaire commencée dès la fin de janvier 1915, et qui s'étendit progressivement jusqu'à exiger près de la moitié des bâtiments en octobre 1918, - ces exigences matérielles n'étaient encore que les moindres ! - malgré des accroissements de famille imprévus et considérables, - les philosophes d'Antoing arrivés en mars 1917, le collège du Tuquet réfugié partiellement à Enghien en septembre 1918, les novices débarqués subitement le 17 octobre au matin et, en outre, un grand nombre de réfugiés Saint-Quentinois abrités dans l'ancienne aile dite des philosophes, avaient progressivement classé la Maison dans un rang à part, non encore étiqueté dans nos catalogues, à la fois noviciat, juvénat, scolasticat de philosophie et de théologie, résidence, paroisse, vraie réduction enfin ! – à travers toutes ces

circonstances où la certitude du lendemain devenait chaque jour plus précaire, la Maison vécut, corps et âme : elle se logea – tant est grande la compressibilité humaine quand il le faut -, elle se nourrit, et elle se sanctifia, grâce surtout à la bienfaisante influence des ordinations sacerdotales qui, devancées de huit mois d’abord, puis d’une année, d’août 1915 jusqu’en 1917 inclusivement, assurèrent à toute la Communauté le bénéfice de messes fort nombreuses, où la prière et le sacrifice s’entremêlant aux mérites du Sauveur lui valaient d’innombrables faveurs du Ciel.

Aussi les six mois d’année scolaire qui suivirent l’armistice, durant lesquels la Maison retrouva rapidement l’essentiel de sa vie d’avant-guerre, et vit revenir ceux de ses membres qui n’étaient pas tombés à l’ennemi, s’écoulèrent-ils dans une atmosphère de joie et de reconnaissance, jusqu’à l’ordination du 3 août 1919, heureux anniversaire de la sombre solennité de 1914, où le R.P. JUBARU eut la consolation, à la veille de son départ d’Enghien, de voir monter à l’Autel les derniers aspirants au Sacerdoce des années de la guerre.

Pour mettre un peu d’ordre dans le récit qui va suivre, et pour éviter les omissions, au risque peut-être de quelques redites, nous classerons sous la rubrique « *éphémérides* » les événements principaux qui ont marqué pendant cinq années la vie de la Maison.



La résidence des Jésuites. @ Compagnie de Jésus – Archives jésuites

I. Ephémérides de la Maison

2 août 1914 – 3 août 1919

d'après le diaire des PP. Ministres :

P. Payen,

P. Desreumaux,

P. Thoyer, remplacé en novembre-décembre 1919 par le

P. Debuchy

L'ordination d'août 1914, providentiellement avancée pour permettre aux nouveaux prêtres de célébrer le 7 le centenaire du rétablissement de la Compagnie, avait été précédée de la retraite de huit jours à Tronchiennes : c'est seulement au sortir de cette retraite, le 31 au matin, que les Ordinands eurent connaissance des bruits de guerre qui se confirmaient depuis plusieurs jours déjà.

Dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août, vers 2 heures du matin, grand émoi en ville : le tocsin sonne, on proclame la mobilisation de 12 classes en Belgique.

Le R.P. Recteur envoie immédiatement prévenir à Warelles, où un certain nombre de théologiens logent déjà, ceux que peut atteindre la mobilisation française. Dès le 1^{er} au matin, plusieurs départs : P. Auffroy, P. Curicque, P. de Gonnevillle, etc. Cependant on se prépare à la Maison, avec la somme de recueillement et de calme que permettent les événements si brusquement précipités, à l'ordination du lendemain, pour laquelle Mgr. Walravens, interrogé, a fait savoir qu'il viendrait certainement.

2 août - Ordination de 29 nouveaux prêtres, parmi lesquels la guerre fera cinq victimes : les PP. Dubrulle, de Gironde, Mennesson, Soury-Lavergne, Vittrand.

La mobilisation ayant été décrétée en France, les PP. Didon et Dubrulle partent après l'ordination.

3 août - La fête des Prémices paraît très « *endeuillée et diminuée* » porte le diaire du P. Ministre. Plus de la moitié des hôtes annoncés fait défaut ; le soir, il n'y a plus, au Salut, une seule famille de celles qui se sont décidées malgré tout, et qui ont réussi à entreprendre le voyage d'Enghien.

Par le train de l'après-midi partent 31 mobilisables, que la population enghiennoise « *ovationne* » avec enthousiasme aux cris de « *Vive la France !* » ; ils se rendent au Tuquet pour pouvoir plus facilement gagner la France en temps utile.

On ne peut songer, pour les vacances, à l'installation à Warelles. Tous ceux qui se trouvaient déjà à la campagne rentrent à Enghien, et les vacances commencent à la Maison, les moins gaies certainement, de toutes celles que le scolasticat verra pendant la guerre.

4 août - Au milieu de l'effervescence créée au dehors par la surprise en face des événements imprévus et par l'avalanche de fausses nouvelles, on s'occupe

à la Maison de régler la situation de la communauté : elle deviendra personnel infirmier, sous la direction du P. Verdun, médecin interne des hôpitaux de Paris, appelé d'urgence de Gemert ; les bâtiments seront, en cas de besoin, transformés en ambulance.

Tractations nombreuses avec les autorités françaises à Bruxelles et à Mons, au sujet des membres alsaciens de la Maison, et de ceux que Florennes a dirigés sur Enghien.

7 août - Le centenaire du rétablissement de la Compagnie se célèbre modestement, mais avec une ferveur qui se comprend facilement.

9 août - L'aile dite des philosophes est évacuée par les théologiens pour être transformée en une ambulance, qui ne s'y installera jamais ... Le drapeau de la Croix-Rouge flottera cependant quelque temps au clocher de l'église, jusqu'au jour où les Allemands le feront descendre.

13 août - Chacun est muni d'une « *carte d'identité* », l'assurant contre la vigilance inquiète des policiers de la région qui, facilement, verraient partout des espions allemands : déjà certains des NN., porteur d'une soutane inusitée dans le pays, a été manifestement filé, un autre s'est même vu arrêter entre deux gendarmes...

20 août - Une des journées les plus sombres de la guerre. On essaie de fêter la cinquantaine de Compagnie du FR. Jonett. Mais des nouvelles alarmantes se répandent sur l'approche des Allemands. En même temps, les départs des NN. mobilisables se poursuivent. Malgré tout, note le diaire du P. Ministre, « *on s'est efforcé de conserver le calme dans la confiance en Dieu, qui nous garde d'autant mieux que nous sommes plus menacés.* »

21 août - Arrivées des premières patrouilles allemandes dans le pays : un théologien, rentrant d'Ath à Enghien, est appréhendé sur la route, durement questionné et relâché seulement après de longues explications. L'aventure paraissant héroïque, - on n'avait pas encore l'expérience des quatre années suivantes – on fête le Père, le soir, à son retour à Enghien.

22 août - Les défilés des troupes allemandes commencent le matin à partir de 9 h., au chant ininterrompu de la « *Wacht am Rhein* » et du « *Deutschland über alles* » : émotion profonde chez tous ; ils sont là, et ils iront plus loin, jusqu'où ?
...

En même temps, ce sont les premières réquisitions : logement pour hommes et chevaux, et un peu de batterie de cuisine.

La Communauté entre en retraite le soir, sous la direction du P. Pinard ; la mesure prise dès le premier jour par le P. Recteur de donner à tous les principales nouvelles touchant les opérations militaires, en calmant les impatiences légitimes, aide beaucoup au recueillement, et est grandement appréciée de tous.

23 - 24 août - Passages de troupes jour et nuit.

29 août - Longue perquisition, menée par deux officiers et six sous-officiers, d'ailleurs imperturbablement corrects, en vue de découvrir des appareils de T.S.F. : promenade de plus de deux heures dans la Maison ; nécessité de rendre raison de tous les fils – on sait qu'ils sont nombreux ! – qui courent dans les corridors et à l'extrémité des bâtiments ; et, finalement, constatation qu'il n'y a rien. Le P. Vittrand a dirigé la bande, passant le premier aux bons endroits. Cette descente provoque un certain émoi en ville : qui donc a dénoncé les Pères ?

1^{er} septembre - On lit au réfectoire l'avis suivant : « *A partir de demain, chaque jour, deux prêtres diront la messe (1^{ère} intention), et deux scolastiques ou deux frères feront la communion en l'honneur de S. Joseph, pour obtenir sa sauvegarde sur la Communauté et sur la Maison* ».

Déjà, le 9 août, le R.P. Provincial et le R.P. Recteur avaient fait, à la même intention, un vœu à S. Joseph.

La suite de cette histoire témoignera que cette confiance n'a pas été trompée.

5 septembre - Le P. Paul Derély arrive de Lille avec des lettres encourageantes du R.P. Provincial – P. Bonduelle, remplaçant le P. Poullier depuis le 15 août -, premier d'une longue série de voyages !

On imagine la joie et le bien que produit la lecture de ces lettres ; combien davantage pareilles missives seront estimées plus tard ; et quelle reconnaissance on éprouvera envers les audacieux commissionnaires qui apporteront ces nouvelles-là, ... et d'autres très chères !

9 septembre - Ouverture anticipée des classes, suivant le rite ordinaire, pour occuper les habitants de la Maison, - moins agités cependant qu'on ne l'a dit : on commence à se faire à la situation et à s'étonner moins de l'imprévu – et aussi dans l'espoir que la fin de la guerre donnera un mois de vacances au milieu de l'année !

Année scolaire 1914-1915

18 Pères. – Plusieurs professeurs manquent : PP. Auffroy, Chevalot, Riedinger, de Guibert, Viller, Galtier, Schaeffer, Castillon, Baudau.

Le R.P. Recteur fera le petit cours à la place du P. Schaeffer.

Il n'y a pas de cours de fondamentale ; les PP. d'Herbigny et Pinard se partagent les traités de « *Deo Uno et Trino* » et annexes.

13 théologiens prêtres

48 théologiens non prêtres

9 frères coadjuteurs.

- Ordinands de décembre 1914 : 6, 8, 20 décembre, par Mgr. Gruson, des PP. du Sacré-Cœur de Saint-Quentin.

PP. de Guibert	Fauvarque
de Puybaudet	Soonlhé
Ch. Picard	Vesselle
Pinte	Peyredieu
Rembry	Gros
Lespinas	Marchet
Thoyer	Debièvre
Lefèvre	de la Haye
Cordonnier	Revel
J. Derély	

Sont ordonnés vers la même époque, de l'autre côté du front :

PP. Mulliez, Atticus, Decroix, Ecrepont, L. Lavigne

Ordinands de 1915, au début de juillet, dans la chapelle de la Nonciature, à Bruxelles : PP. Cardaso et Chan.

11 juillet : Mgr Gruson

25-26 juillet : S. Ex. le Nonce Apostolique à Enghien :

PP. Faulquier	Maurice Morel
Morel Henri	P. Derély
Nicolas	Simon
Arthaud	Charbonnet
Reix	Vandenbussche
Cornaglia	Arnou
J. Decroix	Jacquart

Sortent de théologie en juillet 1915 :

P. Lesaffre, devient professeur du petit cours

P. de Béchillon, part pour la France

P. Pollet, est envoyé à l'Ecole Apostolique, au Tuquet

P. Versichèle

P. H. Picard.

P. Boutry

P. Sévin

P. Dufour

P. Pélot

P. Stéverlynck

sont envoyés au 3ème an, à S'Heeren
Elderen où ils retrouvent le P.
d'Esclaibes comme Père spirituel

Mort de l'année : P. Revel, théologien, de la Province de Toulouse.

10 septembre - Gros passage de cavalerie allemande, avec canons de campagne.

14 septembre - Le décret appelant à la révision les exemptés et réformés jusqu'à la territoriale, atteint une quarantaine des nôtres et provoque de nouveaux départs.

24 septembre - La Maison abrite une nuit l'Ecole Apostolique de Thieu, qui se transporte à Mouscron, effrayée par les escarmouches des jours précédents autour de Mons.

A cette époque, on voit apparaître sur les murs, en ville, les premières affiches allemandes : prescriptions, réquisitions, menaces ... y compris celle d'être fusillé « *momentanément* » ! Combien on en verra pendant quatre ans ! ...

2 novembre - Première visite à Enghien du R.P. Bonduelle, qui a quitté Lille pour quelques jours ; on ne l'y reverra plus jusqu'après l'armistice, le 9 décembre 1918.

28 novembre - La nouvelle que Rome autorise l'ordination anticipée des ordinands de 1915 est communiquée aux théologiens intéressés ; les ordinations seront faites les 6, 8, 20 décembre par Mgr. Gruson, évêque missionnaire français, surpris à Bruxelles par l'occupation allemande : période de grande allégresse pour les ordinands, et de réconfort pour tous.

1^{er} décembre - Nous apprenons le décès du P. Maurice Bugnet, mort des suites de ses blessures à Commercy, le 27 octobre. Aucun renseignement sûr n'ayant encore été communiqué au sujet du P. Auffroy, c'est, parmi les membres de la Maison mobilisés, le premier dont on ait à faire les suffrages.

8 décembre - En même temps que les 19 sous-diacres de l'avant-veille reçoivent le diaconat, Mr. Deberdt, cleric du diocèse de Lille, habitant la Maison depuis le début des hostilités, est admis à la tonsure : touchante promotion.

20 décembre - Première ordination sacerdotale de la guerre : fort simple, - quatre personnes en tout des familles des ordinands – sans éclat extérieur de décoration et de musique, mais très, et peut-être d'autant plus recueillie.

22 décembre - L'autorité allemande fait demander la liste des sujets français de 17 à 60 ans et, le lendemain, requiert le P. Recteur qu'il réponde de leur présence au logis.

En même temps, on refuse les passeports précédemment promis à ceux qui doivent se rendre à Mouscron pour la Congrégation Provinciale, car « *Les Français de 17 à 60 ans doivent être retenus au domicile qu'ils occupent* ».

On retire aussi les permissions accordées pour les ministères de Noël.

Ces mesures jettent quelque ombre sur la vie de la Maison : la Providence, heureusement, ménage des distractions qui aident à prendre le dessus.

27 décembre - Le P. Henry, que n'atteignent pas les prescriptions allemandes, part à la Congrégation Provinciale. Le R.P. Recteur a délégué le P. Payen pour le remplacer : celui-ci se met en route, nanti d'un passeport en règle. Quelques jours avant lui, un ordinand du 20 s'était également embarqué pour Lille par le

train allemand ; mais, insuffisamment pourvu de papiers officiels, il avait été obligé, pour passer, de se faire porteur de la valise de la sœur d'un autre ordinand : ruse sans malice !

31 décembre - Un ancien théologien d'Enghien, sujet hollandais, le P. REUNS, vient de Maastricht faire à la Communauté une visite de sympathie : attention délicate, dont tous lui sont reconnaissants.

Mais il apporte une triste nouvelle : la mort du P. de Gironde, tombé sur l'Yser au début du mois, en allant chercher le corps d'un soldat tué.

Le même jour, à 10 h. du soir, le P. P. Derély revient de Gemert : il n'a évidemment ni les mains ni les poches vides.

1915 – 2 janvier – Le R.P. Louis Decoster est nommé vice-Provincial pour la région occupée : le rôle qu'il jouera durant les quatre années de la guerre lui assure une place à part dans la gratitude et l'attachement de la Communauté d'Enghien.

Dans la nuit du 2 au 3, et toute la journée du 3, en union avec l'épiscopat français et l'épiscopat anglais qui ont ordonné une journée de prières solennelles, exposition du S. Sacrement. A plusieurs reprises, on renouvellera ces adorations de toute la journée, même parfois la nuit.

15 janvier - A 11 h. du matin, pour être préservé d'une occupation allemande qui menace, on hisse une statue de S. Joseph sur le pignon de la rue de la Fontaine ; à 5 h. du soir, les Allemands, des infirmiers, prennent possession de trois salles donnant sur Rivoli ...

Qu'on ne croie pas à un oubli de saint Joseph, bien au contraire, sa protection en cette affaire se manifeste éclatante : cette première occupation de la Maison par des services annexes se prolongera toute la guerre, et nous évitera d'être caserne, source de bien plus graves ennuis !

1^{er} février - Tandis que, quelques jours auparavant, le service du contrôle allemand, le « *Meldeamt* », s'est contenté de l'assurance verbale donnée par le P. Recteur que tous les inscrits se trouvent à la Maison, ce jour-là il faut comparaître dans le cloître.

Le sous-officier, chargé du contrôle, prétend n'omettre aucun nom. Il y a un malade, très gravement atteint, le P. Revel : l'Allemand va s'assurer, à l'infirmierie, qu'il est bien dans son lit.

2 février - Grands vœux du P. M. d'Herbigny. On ne donne encore aucun éclat à la fête. Plus tard, on se départira de cette réserve, qui s'impose alors, mais qui bientôt paraîtra excessive.

5 février - Le chef de gare allemand vient de demander pour les hommes de son service, tous Bavaoises, une messe le dimanche dans notre église, avec prédiction : c'est approuvé par M. le Doyen et accordé. – Déjà à la fin de janvier, le 26, on nous a priés de faire un service religieux avec sermon de circonstance, pour la fête du Kaiser (sic) ! La proposition a été déclinée, certes !

10 février - annonce d'un nouveau décès parmi les membres de la Maison au Front : P. Mennesson.

24 février - Le R. P. Calvet, Recteur de 'S Heeren Helderer, vient faire à la Maison une visite inattendue et très appréciée de tous : le R. Père a réussi en effet, à plusieurs reprises, à passer la frontière hollandaise et à en rapporter nombre de documents palpitants d'intérêt : inutile de préciser.

28 février - Grosse réquisition de matelas, paillasse et couvertures.

25 mars - Arrivées en masses de troupes sales, dépenaillées, mal armées : cette vue fait plaisir, car il paraît que ce sont des régiments très secoués dans la région de Noyon qui viennent se refaire ici. La Maison en abritera une partie.

6 avril - Mardi de Pâques : nouvelle comparution à la « *Kommandantur* » et délivrance de cartes de contrôle qui, désormais, seront poinçonnées chaque mois.

Le même jour, deux Allemands viennent – ordre général – repérer les baignoires de la Maison : on leur montre ce qu'il y a et, de baignoires, jamais on n'en verra l'ombre ...

8 avril - Les troupes affluent de plus en plus en ville ; une section de télégraphistes s'installe chez nous, ainsi que quelques hommes du service des chemins de fer ; les arbres de la cour de philosophie et les grands cadres de bois sur lesquels on fixait des panoplies de drapeaux pour la décoration de la chapelle ou du pignon de la rue de la Fontaine, leur servent à allumer le feu !

On vient d'enquêter au sujet d'un soi-disant meurtre – la prétendue victime s'est bel et bien suicidée – commis dans le bois du Strihoux. Le P. Vesselle, qui a passé par le bois à l'occasion de son ministère pascal, est présenté au policier par le R. P. Recteur, sans savoir l'accusation qui pèse sur lui. Oh ! non, fait immédiatement l'Allemand, celui-là n'est pas le coupable ! Et l'enquête ne va pas plus loin.

10 avril - Vers le soir, grand branle-bas parmi les troupes casernées à Enghien : on va partir immédiatement, la nuit même, car « *la configuration du pays ne se prête pas aux manœuvres désirées* » (sic)

A deux heures, en effet, l'aile du bâtiment des philosophes se vide, avec le tapage que l'on devine. Et le lendemain matin, dimanche de Quasimodo, nous ne trouvons plus que des corridors et des cellules vides ... Qu'en eût-il été du bâtiment s'il avait été transformé d'une manière constante en caserne ?

27 avril - Décès du P. Jean-Baptiste Revel, de la Province de Toulouse, futur missionnaire du Maduré, où il a fait sa régence.

La liste des morts dans la Maison va s'allonger rapidement pendant la guerre.

8 mai - Le commandant allemand fait demander qu'on mette la chapelle à la disposition du pasteur pour le service protestant : refusé, comme de juste ; le commandant semble comprendre, et n'insiste pas.



La chapelle des Jésuites. @ Compagnie de Jésus – Archives jésuites

29 juin - Au-dessus de l'infirmerie qui occupe le rez-de-chaussée de la philosophie, les Allemands installent une prison ; elle abritera tant de Belges que d'Allemands.

Un des premiers prisonniers – début de juillet – est un gros industriel des environs de Mons, arrêté à la gare du vicinal, tandis qu'il revenait de Bruxelles à Mons, pour avoir fait remarquer au vérificateur des passeports qu'en raison des retards du train, il devrait se presser un peu ! On réussit à lui fournir pour la nuit matelas, couvertures, et tout le reste ... La sentinelle est paternelle !

4 juillet - Ordination sacerdotale, dans la chapelle de la Nonciature à Bruxelles, des PP. Cardoso et Chan. Celui-ci va dire sa première messe à Alsenberg, au noviciat de la Province du Portugal, à laquelle il appartient. Les PP. Portugais quittèrent Alsenberg au début d'août.

6 juillet - Ouverture des vacances. On ne couche pas à Warelles, mais il est permis d'y aller y entendre la messe, et tous doivent y prendre le repas de midi, repas froid ; le dîner a lieu, le soir, à la Maison.

Régime reposant et dilatant, que tous apprécient, et qui, après cette année de tension pénible, sur le désir exprès du R.P. Decoster, se prolongera trois semaines, coupé par la retraite et par les ordinations de la seconde promotion de la guerre.

11 juillet - Ordination des sous-diacres, par Mgr. Gruson, qui vient très volontiers de Bruxelles à cet effet.

18 - 25 juillet - Retraite de la Communauté, donnée par le R.P. Recteur.

24 juillet - Le soir, arrivée de S. E. le Nonce Apostolique, Mgr. Tacci. Le Nonce a accepté, en effet, l'invitation du R.P. Recteur de conférer le diaconat le dimanche 25, et la prêtrise le 28, aux ordinands de l'année : paroles de sagesse, de piété, de bonté qui charment tout le monde, tant les nôtres que les Membres du clergé, invités au dîner d'ordination.

Son Excellence est venue dans son automobile, dont les Allemands n'ont pu lui interdire l'usage, et sur laquelle flotte le fanion aux couleurs papales.

2 août - Les vacances reprennent, toujours aussi gaies et bienfaitantes.

9 août - On vient proposer à la Maison d'abriter un certain nombre d'aliénés « *français parlant* » ! ...

16 août - Première Retraite sacerdotale donnée à la Maison : elle dure trois jours pleins, prêchée par le R.P. Recteur et le P. Pinard. 19 prêtres du doyenné prennent leur repas à la Maison : en plus, assistent aux instructions les professeurs du collège.

21 août - Trois membres de la Maison qui se sont présentés en retard au contrôle ont à choisir entre un jour de prison et 3 Mk d'amende : on paie les Marks.

27 août - Une dizaine de jeunes gens d'Ath s'installent chez nous pour une retraite de trois jours, que leur donne le P. Arnou aidé du P. Charbonnet : grande édification pour la Communauté, et grand profit pour les retraitants, sans oublier l'influence croissante que cela nous assure au dehors.

11 septembre - Réouverture des classes. Le P. Lesaffre passe des bancs d'étudiant à la chaire de professeur du petit cours : il sera très goûté de ses élèves.

Année scolaire 1915 – 1916

18 pères. Le R.P. Recteur passe la charge de professeur du petit cours au P. Lesaffre.
Les PP. Pinard et d'Herbigny continuent d'assurer tous les dogmes : « *de verbo meamato, de gracia, de fide* ».

24 théologiens prêtres.
18 théologiens non prêtres.
10 FF. Coadjuteurs.

Ordinands de 1916 :
Le 4 juin, à Louvain : P. Mulder
12, 13, 17 juin, à Enghien, par Mgr. Crooy :

PP. de la Chaise	V. Cordier
Hartmann	Halgrin
Guignet	Rasquin
Roble	Carrère
Milliez	Galène (venu de Louvain)

Sortent théologiens en juillet 1916 :

PP. Lesaffre, pour le 3° an

Thoyer, devient professeur du petit cours à la place du P. Lesaffre

Ch. Picard	Narchet	pour le 3° an de 's Heeren
Pinte	Debièvre	
Rembry	de la Haye	
Lespinas	Peyredieu	
Lefèvre	de Puybaudet	
Fauvarque	de Guibert	
Cordonnier	Gazenave	
Vesselle	Carrière	
	Gros	

Morts de l'année : P. Siméon, 10 décembre 1915

Fr. Rour, 14 avril 1916

Sortent du 3° an en juillet 1916 :

PP. Versichèle, reste à 's Heeren au repos

Ch. Picard professeur de philosophie à Antoing, pr. les NN.

Boutry professeur de physique

Sévin au Tuquet

Pélot

Stéverlynck

Dufour opararius à Charleroy.

14 septembre - Jubilé du P. Baudot, très réussi, auquel assistait le R.P. Provincial. Au fond du réfectoire, on a placé un panneau immense, représentant l'Ancien et le Nouveau Monde que réunit, d'un geste large et facile, l'intrépide voyageur jubilaire ; au-dessous un commentaire des lignes qui sillonnent les terres et les mers, ces mots époumonés :

« *J'ai fait 87.000 km. 'ah 'ah !* »

15 septembre - Départ de sept Tertiaires pour 's Heeren : la Maison, après un chômage d'un an, va ainsi reprendre sa vie, aussi longtemps que vivra son vénéré Père Instructeur, jusqu'à la fin de la guerre.

30 septembre - Le diaire du P. Ministre de l'époque porte cette simple mention : l'amende infligée au P. Ministre est payée pour éviter beaucoup d'ennuis probables. L'aventure est racontée ailleurs.

1^{er} octobre - Un théologien qui a réussi à obtenir un passeport de huit jours pour Lille-Roubaix-Tourcoing, rentre porteur de nouvelles de toutes les familles des NN. habitant la région ; ce voyage qui se répétera fin novembre est source de bien des consolations pour beaucoup.

23 octobre - Une femme a été écrouée dans la prison du bâtiment des philosophes, durant la nuit. Le fait est formellement contraire aux clauses stipulées lors de l'installation de cette prison ; aussi, sur les remontrances faites, le Commandant envoie une lettre d'excuse et promet que la chose ne se représentera plus.

26 octobre - annonce de la mort, au front, du P. Soury-Lavergne, théologien de la Maison, de la Province de Toulouse.

1^{er} novembre - Les ministères de la Toussaint appellent dans les environs d'Enghien et jusqu'à Mons presque tous les prêtres disponibles de la Maison. Il en sera ainsi désormais aux grandes fêtes : le clergé sachant l'abondance de prêtres chez nous en profite largement.

2 novembre - Le bourgmestre d'Enghien est arrêté subitement par l'autorité allemande et emmené à Mons, où on le tient au secret. Ce départ cause une grande émotion dans la ville, dont Mr. Delannoy est la providence, et où le vide causé par son départ fait sentir d'autant plus la place immense qu'il y tient.

21 novembre - Jubilé de soixante ans des PP. Cornaille et Vogelweid. La fête, sans avoir l'allure entraînante de celle du P. Baudot, est encore très gaie et pleinement réussie.

7 décembre - On apprend la mort du P. Joseph Vittrand, tué au front.

10 décembre - Dans la nuit du 9 au 10, mort du P. Siméon, ancien Provincial, arrivé de Péruwelz quelques mois auparavant.

16 décembre - Le bourgmestre est enfin délivré et rentre à Enghien avec ses quatre compagnons. La Communauté fête ce retour qui, pour de multiples raisons, lui tient à cœur.

18 décembre - Des mesures d'exception contre les étrangers résidant en Belgique étaient redoutées depuis quelques temps, suivant l'avis, que de Bruxelles, le R.P. Thibaut nous avait fait parvenir. Aujourd'hui, grand soulagement : on apprend que vraisemblablement il n'y aura rien.

31 décembre - Répondant aux souhaits de P. Ministre, le R.P. Recteur interprète les sentiments de tous en se félicitant et nous avec lui « *de la bonne année qui s'achève, grâce à la protection de S. Joseph, à travers les grands sacrifices consentis à la volonté adorable de Notre Seigneur.* »

1916 - 3 janvier - Le frère Dambreville s'étant aventuré jusqu'à la sucrerie, en dehors du territoire d'Enghien, sans sa carte d'identité, se voit infliger 20 Mark

d'amende... Tout le monde s'amuse de l'histoire sauf l'intéressé, dont on imagine le mécontentement retentissant !

8 janvier - A 11 h. du soir, une patrouille allemande se fait ouvrir la porte de la maison et demande à voir le P. Henry. Le sous-officier qui commande, se réclame d'un ordre supérieur, et s'expose copieusement en très bon français. Le P. Henry est réveillé et son identité établie – c'était la seule consigne qu'on ait imposée à la patrouille -, celle-ci repart, et tout rentre dans le silence.

Le 27 du même mois, la visite se reproduira, sans plus de conséquences.

11 janvier - Violente secousse à 3 ½ h. du matin : certaines portes de chambres s'ouvrent brusquement, tous sont fortement secoués dans leur lit : c'est l'explosion de la poudrière de Lille, dont l'ébranlement se fait sentir jusqu'en Hollande.

7 février - S.G. Mgr Crooy, nouvel évêque de Tournai, fait à Enghien sa première visite. Il vient, dans la soirée, apporter à la communauté sa première bénédiction. La réception a lieu à la salle des PP. Tous sont conquis immédiatement par son abord aimable et gracieux, en même temps que par les sentiments profondément surnaturels et pleins d'estime et d'affection pour la Compagnie et pour les Exercices, qu'il exprime en répondant aux souhaits de bienvenue du P. Recteur.

Très heureux lui-même de l'accueil qui lui est fait, Mgr. se plaira dès lors à venir chez nous aussi souvent qu'il le pourra : cette préférence marquée lui vaudra bientôt de sanglants reproches de la part de certaine Communauté d'Enghien ...

12 février - Visite de Mgr. Micara, auditeur de la Nonciature à Bruxelles, dont on attend la venue à Enghien depuis longtemps. Il nous donne près d'une journée et s'entretient longtemps avec la Communauté, dans un français impeccable, et avec un entrain et une vie qui dérident les plus sombres.

25 mars - Le P. Chan, Chinois, de la Province de Portugal, reçoit enfin la réponse à ses longues démarches en vue d'obtenir un passeport pour Gemert. Il peut partir, mais son voyage n'ira pas sans difficultés : à la frontière hollandaise, les sentinelles allemandes, craignant sans doute qu'il n'emportât quelque nouvelle écrite « *in anima vili* », le mettent – ce sont les expressions par lesquelles le Père racontera plus tard l'aventure – « *en état d'Adam* », et le lavent, et le brosse vigoureusement ! ...

8 avril - Le R.P. Decoster commence la visite provinciale, la première depuis le début de la guerre : très pacifiante et fort appréciée de tous.

14 avril - Mort du Fr. Bour, à 3 h. du matin, à la fin de la récitation des prières pour la recommandation de l'âme.

27 mai - On annonce, du front, la mort du P. Gabriel Raymond.

17 juin - Ordination sacerdotale de 10 nouveaux prêtres. A défaut des parents des Nôtres, une soixantaine de personnes de la ville y assistent, avec les rhétoriciens du Collège, les orphelines de Nazareth et les sœurs de la Charité.

28 juin - La direction du service du « *Meldeamt* » (contrôle) fait réclamer les cartes d'identité des morts : crainte, sans doute, qu'elles ne servent à d'autres.

30 juin - Fête du Sacré-Cœur. – On vient perquisitionner, sans aucun résultat, chez le P. Henry et chez le P. Arthaud : cela dure de 9 ½ à midi ¼.

3 juillet - Les vacances s'ouvrent à Warelles, dans les mêmes conditions que l'année dernière, sous la direction du P. Lesaffre, et elles se poursuivront gaies, pleines de charité, malgré bien des difficultés matérielles : l'homme ne vit pas seulement de la Parole de Dieu ! ...

18 juillet - Le P. Debièvre est appelé à Mons : la police ayant flairé, dans les allusions cueillies sur des cartes postales, quelque correspondance prohibée, exige des explications. Rien n'est plus facile, grâce à Dieu, que de persuader à ces Messieurs que tout est en règle, ce que le père fait à merveille.

21 juillet - Ouverture de la Retraite de la Communauté, donnée par le P. Fl. Jubaru.

1^{er} août - Retraite sacerdotale, prêchée par le P. Pinard : près de 50 auditeurs, dont 27 prennent leur repas de midi et 7 logent à la Maison.

11 août - Le contrôle mensuel se fait, cette fois, avec une politesse inaccoutumée ... qui ne durera pas : un soldat vient à la Maison même, pour vérifier les cartes, « *parce qu'il n'est pas agréable pour des prêtres de se rendre au collège avec la foule* ».

27 août - Comme l'année dernière a lieu chez nous une Retraite fermée de jeunes gens de la région enghiennoise : Lombise, Neufville, Montignies ... La Retraite est prêchée par le P. Faulquier : 22 auditeurs, absolument conquis par le Père ; certain curé même n'est pas le moins empressé à écouter l'alerte et vivant prédicateur.

9 septembre - Réouverture des cours, à l'ordinaire. L'an dernier, à pareille époque, on augurait que la grande offensive annoncée à mots couverts par le P. Provincial « *on annonce de violentes tempêtes d'équinoxe, allégresse et joie partout* », interrompait bientôt les classes. Cette année, on n'augure plus rien, sans tristesse d'ailleurs.

Année scolaire 1916 – 1917

19 Pères, le P. Thoyer remplace le P. Lesaffre au petit cours,

le P. Jombart arrive de Louvain pour le Droit Canon.

En cours d'année, le P. Desreumaux, d'Antoing, devient Ministre à la place du Payen.

17 théologiens Prêtres, 18 théologiens non Prêtres, 10 FF. coadjuteurs, le Fr. Mangez vient de Florennes.

Ordinations de mars 1917 : 21 janvier, 18-19 mars, Mgr Crooy, à Enghien.

Mr. Debarde (sous diacre le 2 février, à Malines, dans la chapelle privée du Cardinal).

PP. Deschareaux
Bellot
Brullard

Ordinations de l'été :

18 mars, Mgr Crooy à Enghien

22 juin, chapelle de Koquejane, Mgr. Le Graive

1^{er} juillet, chapelle des Carmélites d'Hérinnes, Mgr. Le Graive.

PP. A. Bernard	de Riencourt
Dambricourt	de Belloy
De Fransau	Doeschler
Herlin	Chadourne

Sortent de théologie en juillet 1917 :

PP. Faulquier	Mulder
H. Morel	Charbonnet
M. Morel	Roix
Arthaud	Cornaglia
Simon	Nicolas
Vandenbussche	Decroix
Arnau	Bourguignon
Jacquart	

Tous pour le 3^oan à 's
Heeren, Elderen

Morts de l'année :

P. Vogelweid, le 14 février 1917
P. Cornaille, le 24 février 1917
Fr. Labertrande, le 1^{er} décembre 1916

Arrivent d'Antoing en mars 1917 :

PP. Cugnien, Desreumaux, de Parvillez, H. Picard, Gerber, Boutry, Molte.
20 philosophes
2 FF. coadjuteurs : FF. Ramon et Davrout.

Sortent du 3^o an en juillet 1917 :

P. Lesaffre, revient à Enghien, professeur du petit cours, à la place du
P. Thoyer qui va au 3^o an,
P. Ch. Picard, Enghien, professeur de philosophie,
P. Pinte, Liège, Collège St-Servais,
P. de Puybaudet, Liège, Collège St-Servais,

P. Rembry, Bruxelles, Collège St-Michel,
P. Lespinas, Bruxelles, Collège St-Michel,
P. Lefèvre, Bruxelles, Collège St-Jean Berchmans,
P. Fauvarque, Liège, Collège St-Servais,
P. de Guibert, Liège, Collège St-Louis,
P. Cordonnier, Florennes, noviciat,
P. Debièvre, Florennes, noviciat,
P. Vesselle, Namur, Collège
P. Marchet, Charleroy, Collège,
P. Cazenave, Tournay, Collège
P. de la Haye, Thieu,
P. Peyredieu, reste à Namur, sans ministère,
P. Versichèle, quitte s'Heeren pour Liège, Xhovémont.

10 septembre - Soixantaine de Compagnie du P. Mury. Mademoiselle Mury est évidemment de la fête, autant qu'elle peut l'être. Fête un peu amoindrie, quant au menu, mais où l'âme conserve la très bonne part, suivant les anciens usages.

11 septembre - Les Tertiaires quittent la Maison. La Communauté se trouve ainsi réellement réduite, qu'on peut supprimer au réfectoire toutes les tables du milieu.

25 octobre - Dans l'après-midi arrivent huit scolastiques du Tuquet, attendus depuis plus d'un mois, et pour lesquels on ne pouvait obtenir de passeport. La joie qu'ils paraissent goûter au régime dont bénéficie encore Enghien malgré l'occupation, fait apprécier à tous leur bonheur, insoupçonné jusque-là !

7 - 9 novembre - Journées très sombres. Avis officiel est donné par les Allemands, le mardi 7, que le surlendemain devront se présenter au collège « *tous les habitants mâles de la ville* ». On sait bientôt que les ecclésiastiques seront dispensés de cette comparution. Mais on s'attend, relativement aux civils, aux pires événements ; en fait, le jeudi 9, 137 Enghiennois, sous le prétexte d'être chômeurs – par exemple Mr. Meulemans et son fils – sont arrêtés et déportés en Allemagne. C'est un spectacle horrible et navrant, et que n'oublieront jamais ceux qui en ont été victimes.

10 novembre - La visite attendue du père d'un des NN., Lillois, à qui des officiers logeant chez lui ont obtenu un passeport d'une journée, vient faire une heureuse diversion aux idées noires provoquées par les tristes affaires de la veille. Tous se réunissent au Grand Dogme, après le dîner, pour entendre le récit de ce qui se passe tout près du front : solitude, privations, exactions ... et, comme à l'arrivée des scolastiques du Tuquet, chacun ne peut que remercier Dieu de la situation qui lui est faite à Enghien.

13 novembre - Deux nouveaux théologiens arrivent de Lille : le P. André Droulers et le P. Gonelin.

22 novembre - Une nouvelle réquisition d'hommes étant à craindre, à l'abri de laquelle, cette fois, peut-être, ne seraient pas les ecclésiastiques, le P. Recteur décide que chacun aura dans sa chambre les objets essentiels à emporter en cas de départ brusque : mesure très sage, qui a l'avantage de calmer bien des impatiences inquiètes des catastrophes possibles.

2 décembre - Le matin, on trouve mort dans sa chambre le Fr. Labertrande, coadjuteur temporel, qui, hier, a avalé par mégarde une gorgée d'un poison violent, et qu'on n'a pas soigné autrement, croyant que le vomitif pris immédiatement suffisait. Cette mort subite – c'est la seconde depuis quinze jours, un domestique ayant été trouvé mort dans son lit le 19 novembre – affecte bien vivement toute la Communauté.

12 décembre - Ordre de la « *Kommandantur* » d'arrêter notre horloge ou de la mettre à l'heure de l'Europe Centrale. On trouve un compromis : ne laisser tourner que la grande aiguille. Les allemands s'en satisfont, comme d'un succès.

20 décembre - Un Père Tertiaire arrive de 's Heeren. Introduit dans sa chambre, il ne peut, en face de la lampe électrique qui s'allume, retenir un cri d'admiration : « Comme je comprends les Grecs, qui aimaient tant la lumière ! » Le Père n'est pas poète ; mais c'est que chacun n'a, à 's Heeren, qu'un lampion minuscule de deux bougies, dont il n'use, encore, que s'il est impossible de rester dans la salle commune... Décidément, Enghien a du bon !

30 décembre - Vers 10 h. du matin se produit une crue subite de l'Odrü, qui, en une heure, déborde et inonde le jardin : désolation de certain docte professeur, qui avait enterré ses notes près de la statue de S. Joseph, pour les mettre à l'abri d'un incendie toujours possible en ces temps de guerre, et qui est obligé de les faire sortir de leur trou pour les faire sécher sur le calorifère de la chambre.

1917 - 13 janvier - Des feuilles sont apportées par la Municipalité de la part des Allemands pour le « *Meldeamt* » ... des bêtes ! Il faudra les inscrire chaque mois, comme les gens. Cette inscription va donner lieu à des confusions piquantes : les Allemands oubliant que les bêtes grandissent d'une inscription à l'autre prétendront retrouver chaque mois le même nombre de cochons de lait ou de petits veaux à la mamelle Pour les satisfaire, on achètera les bêtes à l'âge requis, mais on pourra aussi procéder à des abattages, dont les estomacs profiteront...

21 janvier - Ordination de trois sous diacres retardataires. Mr. Debert reçoit en même temps les Ordres Mineurs.

13 février - Une dépêche du R.P. Heynes, Recteur d'Antoing, annonce l'arrivée pour le samedi suivant des philosophes d'Antoing avec leurs professeurs : une

trentaine de personnes en tout. Le collège est en effet réquisitionné par les Allemands, sous prétexte d'une ambulance à y installer.

18 février - Les Antoniens arrivent dans la soirée, entre 10 h et minuit, après un voyage de 13 à 14 h., qui s'est terminé à la gare, par une perquisition en règle sur chacun d'eux : un Père, des plus graves, qui, en attendant son tour d'entrer dans le cabinet noir, palpait, dans la paix de sa conscience, ses poches qu'il croyait innocentes, y découvre – rien que cela – un numéro de « *La Libre Belgique* »... Il a le temps, heureusement, de le faire disparaître sous la banquette de la salle d'attente.

Peu avant minuit tous sont à la Maison.

Le quartier des philosophes (II^d étage et opéra) retrouve comme de juste son ancienne attribution : les philosophes s'y installent et on reprend, dans la Maison, les répartitions en usage avant 1900, pour assurer la séparation des communautés.

20 février - Mardi Gras.- Le « *Kommandant* » convoque à la « *Kommandantur* » les nouveaux arrivés d'Antoing. Après s'être fait attendre une demi-heure, il se présente, et, courtoisement, déclare en deux mots aux Pères qu'il n'a rien à leur dire : il a seulement voulu se procurer le plaisir de les voir ! ...

26 février - Enterrement du P. Cornaille, décédé l'avant-veille, samedi. – Le lundi précédent, ç'a été celui du P. Vogelweid. Ce qui fait dire malicieusement à un philosophe d'Antoing, arrivé pour cette première promenade au cimetière, que « *de more* » du lundi, à Enghien, c'est enterrement macabre ...

12 mars - Le soir, à la gare, débarquement du premier convoi des Saint-Quentinois évacués.

Les philosophes, à peine installés, ont quitté le quartier pour le bâtiment du P. Provincial : ainsi les deux étages supérieurs du bâtiment de philosophie pourront, en cas de nécessité, être laissés à la disposition des réfugiés français.

18 - 19 mars - Ordination de 4 diacres et prêtres. En même-temps le 18, les Ordinands de l'été prochain reçoivent le sous-diaconat.

3 avril (?) - Le P. Desreumaux, d'Antoing, professeur de sciences pour les philosophes, devient Ministre de la Maison ; cela permettra au P. Payen de se livrer sans arrière-pensée à la prédication.

4 mai - Dans la crainte d'une occupation totale de la Maison par les Allemands, le P. Recteur se rend à Marneffe : il se rendra compte sur place avec le R.P. Desforges de l'asile que les Nôtres trouveraient éventuellement dans les bâtiments inutilisés du collège.

10 mai - Un nombreux personnel d'ambulanciers est arrivé hier en ville. Il s'empare aujourd'hui du collège. Aussi, à la requête de l'économe, un certain nombre de scolastiques vont-ils, là-bas, aider au déménagement : collections, bibliothèques..., aide très appréciée, et qui sert beaucoup aux bonnes relations mutuelles, déjà très développées depuis le début de la guerre.

Nos caves abritent une certaine quantité des grosses provisions entassées au Collège.

Dans notre église, on place 150 prie-Dieu : ils viennent bien à point pour les nombreuses cérémonies religieuses qui s'organisent en faveur des St. Quentinois.

Dans le hangar de la rue du Béguinage, on empile, montant jusqu'à la toiture, bancs et tables de classe ; ils n'en partiront qu'au printemps de 1919.

2 juin - Grande déception pour les ordinands qui, clôturant ce matin leur retraite, devaient être ordonnés diacres aujourd'hui et prêtres demain. Le passeport a été refusé à Monseigneur, et on n'entrevoit pas pour lui de possibilité de se mettre en route.

28 juin - Les recherches pour l'ordination des pauvres retardés ont abouti ; impossible d'avoir Mgr. de Tournay ; mais la « *Kommandantur* » généreuse consent à ce que les Ordinands sortent du territoire d'Enghien jusqu'à la petite chapelle de Koquejane, où Mgr. le Graive, auxiliaire du Cardinal de Malines, peut venir sans passeport spécial : c'est là que demain 29 se fera l'ordination du diaconat.

Quant au sacerdoce, il sera donné le 1^{er} juillet dans la chapelle des Carmélites d'Hérinnes, qui ne fut jamais à pareille fête. Mais quelle exigüité de local ! C'est à peine si la prostration peut se faire, entre le marchepied de l'autel et le fond de la chapelle. Les prémices auront lieu le 2 juillet.

3 juillet - Ouverture des vacances. Tous restent à la Maison. On ne peut en effet à cause du scandale possible chez les réfugiés, tant ceux d'Enghien que ceux qui occupent quelques salles à la campagne, songer à s'installer à Warelles. Cependant pour y attirer les Nôtres, on y sert le goûter l'après-midi, et les clients affluent. Vacances très gaies encore, et reposantes : on s'habitue aux privations de la guerre, la Providence ayant la délicate attention de ne nous les envoyer que progressivement, et la charité des Supérieurs s'ingéniant à les rendre aussi peu cuisantes que possible.

14 juillet - Grand'messe solennelle de Requiem, dans notre église, pour les soldats tombés pour la France.

15 juillet - Fête des jeux inoubliable, dans la cour du quartier des réfugiés.

2 ... juillet - Retraite de la Communauté, prêchée par le P. Pinard.

11 août - On vient perquisitionner pour les cuivres. L'essentiel, sans quoi nous passerions pour receleurs ? – est franchement déclaré : 7 kg. Les policiers n'insistent pas, mais avalent volontiers l'assiette de soupe puisée pour eux dans la marmite de la cuisine. Il est midi en effet quand ils arrivent chez nous, ayant visité depuis le matin vingt domiciles, et en ayant autant à parcourir dans l'après-midi.

1^{er} septembre - Le voyage de ceux des NN. qui ont demandé à être rapatriés en automne avec les St-Quentinois commence à apparaître comme un souhait réalisable. Diverses formalités sont remplies dans ce but.

7 septembre - « *Instauration scolarum* » à l'ordinaire. Les scolastiques sont de moins en moins nombreux en théologie, les départs pour le 3^o an sont compensés seulement par deux arrivées, de Lille.



La Résidence des Jésuites. @ Compagnie de Jésus – Archives jésuites

Année scolaire 1917 – 1918

21 Pères. Le P. Lesaffre reprend le petit cours. Les PP. Ch. Picard et Souilhé sont professeurs chez les philosophes.

15 théologiens prêtres

17 théologiens non prêtres

18 philosophes

9 FF. coadjuteurs.

Ordination de sous-diacres et diacres en 1918 :

Le 9 mai, Collège S. Michel, Bruxelles, par Mgr. Le Graive.

PP. A. Droulers

Dumont

H. Droulers

Duriez

Amblard

Vionnay

Gosselin

Desplanques

Masure

Délepierre

(Le sacerdoce leur sera donné seulement le 3 août 1919.)

Départs pour la France en octobre – novembre 1917 :

PP. Payen, Valeur, Lahr, Mury, Brucker, Baudot, Cugnien

PP. Hartmann, Milliez, Deschaseaux, Brullard, Mr. Debert, Papillon, Couvreur, Keller, Monnont, Rose, Fr. Dembreville.

Départs pour la France en juillet 1918 :

PP. Lesaffre, Boutry, Rasquin, Guignet, Halgrin, V. Cordier, de la Chaise, H. Meurice, P. Meurice, Drogat, Leib, Wiloquet.

Théologiens sortant en juillet 1918 :

P. Bellot, collège de Namur

P. Robbe, 3^o an de la Province Belge, à Marneffe.

Philosophes sortant en juillet 1918 :

P. Lefèvre, collège St. Michel, Bruxelles

P. Horn, collège St. Michel, Bruxelles

P. de la Porte, collège de Namur.

Morts de l'année :

Fr. Jonett, décembre 1917

Fr. Davrout, mai 1918.

Sortant du 3^o an en juillet 1918 :

PP. Arthaud, rentre en France

Faulquier, reste à 's Heeren

Mulder

Reix

Simon

M. Morel

H. Morel, Enghien

Nicolas, Enghien, professeur d'Histoire ecclésiastique

Thoyez, Enghien, Ministre

Cornaglia, Louvain, stud. priv.

Arnou, Louvain, stud. priv.

Jacquart, Collège St. Servais, Liège

Charbonnet, Marneffe, Ministre

Vandenbussche, collège de Mons

J. Decroix, Enghien

Bourguignon, Enghien.

11 septembre - Le soir a lieu une perquisition demeurée fameuse au 3^{ème} étage de la Maison, par suite de l'évasion de deux prisonniers : tout se termine dans une grande hilarité.

1^{er} octobre – Départ de ceux qui ont obtenu le rapatriement : PP. Baudot, Brucker, Cugnien, Lahr, Mury, Payen, Valeur, Monnot, Mr Deberdt, Fr. Dembreville.

Tous doivent se trouver à la gare à 5 h. du matin. Les adieux ont eu lieu la veille, très émus de part et d'autres ; le P. Mury, surtout, trahissait mal sa peine de se séparer de sa nièce : « *Ah ! mon Père, disait-il à quelqu'un, ne soyez jamais chargé de famille ! Utinam ? ...* »

Le soir, les PP. Brullard et Papillon s'embarquent à leur tour pour la France.

29 octobre - Le R.P. Decoster vient de Mouscron fixer sa résidence à Enghien. Le régime très sévère d'étape auquel est soumis Mouscron, ne permet plus la circulation, ni même l'expédition des correspondances nécessaires à l'administration de la Province envahie. Il arrive avec le P. d'Halluin, qui va, quelques jours après, s'installer à Verviers. Le P. Cappe de Baillon l'a précédé de quelques jours.

6 novembre - Le soir de la fête de tous les Saints de la Compagnie, le Fr. Jonett, portier de date mémorable, est obligé de s'aliter à l'infirmerie.

10 novembre - Nouveau départ de six des NN. pour la France avec des rapatriés de St. Quentin : PP. Hartmann, Milliez, Deschaveaux, Nell, Rose, Couvreur.

4 décembre - Le R.P. Recteur donne la retraite aux professeurs du collège d'Enghien, dispersés en ville depuis l'occupation des bâtiments par les Allemands.

10 décembre - Mort très douce du Fr. Jonett, à 5 h. du soir.

27 décembre - Arrivée d'un train de Lillois rapatriés, qui séjourneront une quinzaine de jours à Enghien, avant de continuer leur voyage vers la France. Ils repartiront le 14 janvier 1918.

1918 - 2 février - Derniers vœux des PP. Lesaffre, Boutry, Ch. Picard et Vesselle. Il y a nombreuse assistance ; et, malgré les difficultés du moment, le fête de midi, à laquelle prennent part plusieurs notabilités d'Enghien, à commencer par le bourgmestre a un éclat inaccoutumé à pareille époque.

15 - 24 février - Le P. Recteur est prévenu que l'autorité allemande se propose de venir visiter la Maison, en vue d'affecter une plus grande partie au logement des troupes. De fait, deux jours après, un officier se présente : la visite se borne au bâtiment des philosophes, dont les deux étages supérieurs sont occupés par les réfugiés français. Puis le 18, les prétentions allemandes s'étendent aux deux étages du bâtiment provincial. Les déménagements commencent aussitôt, en même temps que celui de Warelles, dont l'occupation imminente nous est annoncée pour le 21. Les troupes s'installent le 24 dans les locaux cédés.

8 mars - Visite provinciale par le R.P. Decoster.

1^{er} mai - Ordination des sous-diacres, dans l'église St. François Xavier, attenante au collège St. Jean Berchmans. C'est encore Mgr. Le Graive qui fait l'ordination.

Vers 6 h. du soir, mort du Fr. Davrout.

9 mai - Les sous-diacres du 1^o reçoivent l'ordination du diaconat dans les mêmes conditions. Malheureusement, la permission d'anticiper d'un an le sacerdoce sera, cette année, refusée par Rome.

10 juin - Les NN. prennent part à leur tour aux patrouilles nocturnes organisées sur l'ordre des Allemands, par la Municipalité d'Enghien : promenade d'un nouveau genre, où les plus assurés ne sont pas toujours ceux qui portent le bâton du gendarme ! la mesure d'ailleurs est bientôt rapportée par l'autorité occupante : c'étaient toujours des soldats allemands qu'arrêtaient les patrouilleurs.

1^{er} juillet - Ouverture des vacances, sous la direction du P. Pinard, qui s'ingénie, avec plein de succès, à les rendre aussi attrayantes que possible.

12 juillet - Le P. d'Herbigny commence, à Hal et à Bruxelles (Etterbeek), les démarches en vue du rapatriement d'un certain nombre des NN. qui profiteront du train organisé par les Allemands. La peine qu'il se donne – deux nuits presque entières passées en allées et venues, ou dans une expectative patience, lancinante et lassante pour l'adversaire sur des quais de gare – aboutit à un plein succès : dix réussissent à prendre place dans le train.

Le P. Desreumaux est de ce départ ; il est remplacé comme Ministre par le P. Thoyer, sortant du 3^o an, qui entre en fonction le 21.

22 juillet - La saisie des matelas de laine commence en ville. L'abondance des matelas fournis – c'est cependant la moitié à peine de ce qui existe – stupéfait les Allemands : « *Quel pays riche !* » disent-ils... Chez nous, on vient demander les déclarations le 25. Le P. Ministre peut répondre, la main sur la conscience – le reste a été mis en sécurité – que, défalcation faite des 50 pièces livrées aux Allemands au début de la guerre et jamais rendues (sic), des matelas livrés aux réfugiés St. Quentin l'année précédente et qui ont dû être brûlés ensuite, il n'y en a plus à notre usage qu'une quarantaine, de 10 kg seulement, car ce sont des matelas de pauvres religieux. Le tout est livré le 1^{er} août.

31 juillet - Nous solennisons de notre mieux la fête de saint Ignace. A midi, dîne avec nous l'aumônier allemand de la garnison, P. Hahn S. J., très aimable, très réservé qui, aussi souvent qu'il le pourra sera des nôtres, ainsi que son ordonnance, également de la Compagnie, Fr. Vögelé. L'un et l'autre resteront à Enghien jusque fin octobre.

3 août - Il faut restreindre de plus en plus, par prudence et par économie, la consommation de vin de messe et de cire. Pour le vin, une toute petite mesure : 1 centilitre, ce qui fait introduire l'usage de la petite cuillère. Pour la cire : un seul cierge, allumé seulement du Sanctus à la Communion.

13 août - On reçoit la nouvelle que quinze Pères, Frères et domestiques du Tuquet vont nous arriver, le collège étant transformé en ambulance. Ce « *vont arriver* » se réalisera seulement fin septembre.

19 - 22 août - Retraite sacerdotale prêchée avec très grand succès par le P. Florian Jubaru : 30 présents, dont la moitié prennent leur repas à la Maison, qui fournit soupe, légumes et café.

Le 22, nous apprenons la mort subite du P. d'Esclaibes, au cours d'une retraite prêchée chez des religieuses près de 's Heeren.

26 août - Le P. Cornaglia, italien de la Province du Mexique, organise avec l'aumônier des FF. de Lembecq le service religieux pour ses compatriotes que les Allemands font travailler aux carrières de Quenast : son ministère y est très apprécié.

28 août - Les philosophes de première année de Florennes commencent à arriver à Enghien, pour y continuer leurs études avec ceux qui s'y trouvent déjà depuis l'expulsion d'Antoing.

1^{er} septembre - Le Ministre, qui a fait une année de théologie à Valkenberg (1913-1914), va saluer à Bruxelles le P. Provincial de Germanie, ancien Recteur du scolasticat ; celui-ci ne tarit pas d'éloges sur l'accueil partout fraternellement cordial que les NN. allemands ont trouvé auprès des PP. de Champagne dans les provinces envahies.

4 septembre - Première démarche des Allemands pour étendre leur occupation de la Maison : ils reconnaissent vite que nous serions trop à l'étroit, et se retirent. Mais cette bonne disposition ne durera pas.

11 septembre - « *Instauration scholarum* », la dernière espère-t-on de la guerre ; car les bonnes nouvelles se confirment progressivement depuis trois semaines, et une atmosphère de confiance, en dépit des difficultés de plus en plus grandes, règne surtout.

A midi, les NN. évacués de Douai viennent dîner avec nous : PP. de Becquicourt, Debrenne, Satabin et Fr. Debever.

Année scolaire 1918 – 1919

18 Pères, dont le P. Cornet venu de Florennes avec les philosophes de 1^{ère} année.

5 théologiens prêtres

13 théologiens non prêtres

9 philosophes de 3^{ème} année

10 philosophes de 2^{ème} année

9 frères coadjuteurs.

Arrivent du collège du Tuquet : 5 Pères, 5 Frères.

Arrivent du noviciat de Lille : 7 Pères, une vingtaine de novices.

Les retours des théologiens et des Pères commencent dès le début de janvier.

15 septembre - Menacés de nous couper de nos plantations de haricots de Steinkerque, on décide de les faire cueillir dès le lendemain, et, pour suffire au dépistage immédiat que nécessitera cette récolte prématurée, d'organiser de grands travaux.

On lit donc le soir au réfectoire l'avis suivant, dont la relation provoque plus d'un sourire : « *Demain et les jours suivants, le temps réservé à l'étude et aux classes, sera consacré à des travaux manuels.* » Et l'on voit en effet, pendant trois jours, les Nôtres sérieusement occupés à arracher de leurs tiges et à recueillir dans des sacs des cosses de haricots, tandis que Fr. Léger et quelques autres montent au grenier pour étendre dans le domaine de Fr. Lopez les précieuses provisions.

24 septembre - Seconde visite inquiétante, en vue de réquisitionner la Grands Salle, le réfectoire et la salle des Pères.

26 septembre - La grande salle est décidément occupée : rien encore pour le réfectoire.

27 septembre - Le collège du Tuquet arrive enfin : on se serre, on improvise et tout le monde s'égaie de cette situation qui, à un autre moment, n'eût rien eu de drôle, mais où l'on sent trop clairement pour n'en pas jouir malgré tout, le commencement de la fin.

29 septembre - Les Allemands réquisitionnent le vin un peu partout. Une famille d'Enghien nous en envoie qu'elle ne peut cacher ; pour mieux répondre à ses intentions de le mettre en sûreté, nous le buvons immédiatement.

Nous-mêmes devons faire nos déclarations : « *79 bouteilles de vin pour messe, dit le P. Ministre au sous-officier enquêteur, rien de plus* ». Philogène répond du reste !

30 septembre - On nous prévient le soir qu'il faudra, dans les vingt-quatre heures, livrer le réfectoire et la salle des Pères. Cela ne nous embarrasse guère : « *nous ne reculons que sur des positions préparées à l'avance* », comme disent les communiqués ; et des processions plus importantes sont même prévues.

1^{er} octobre - On installe le réfectoire dans le cloître, la salle des Pères à côté de la bibliothèque du P. Watrigant (bientôt elle se transportera dans la grande bibliothèque qui servira aussi de classe), et l'on prend allègrement son parti de cette nouvelle situation. Elle se compliquera encore, peu cependant en comparaison de ce qu'on aurait pu craindre : car c'est l'Etat-Major du général von Quest avec le service de l'A.P.K.S., qui se replie sur Enghien.

3 octobre - Passage en masse des mobilisables de Lille et environs. Nous en abritons plusieurs.

4 - 6 octobre - La menace plane sur nous d'une évacuation complète de la Maison.

7 octobre - Le P. Desmarquet est envoyé à Marneffe pour demander asile.

8 octobre - Continuation du passage des évacués du Nord et du Tournaisis. De même les jours suivants.

17 octobre - Arrivée du noviciat de Lille, conduit par son P. Maître et d'autres Pères : 34 personnes en tout. Depuis leur évacuation, ils avaient séjourné dans la maison des PP. Dominicains, au Saulchoir près de Tournai. Partis de Tournai à 3 h., ils débarquent ce matin à Enghien à 6 h ½. On installe un dortoir pour les novices dans la classe du Dogme sous la grande bibliothèque, et la salle de conférences à la bibliothèque des théologiens.

20 octobre - Jubilé de 50 ans de Compagnie du P. Watrigant. Messe du jubilaire à l'église à 7 h ½. A midi, le cloître est orné de fleurs. Le P. W. émet le vœu que la solennité de sa cinquantaine soit remise à plus tard. Le fête a pourtant été singulièrement solennelle et combien gaie.

21 octobre - Les classes se font successivement pour les philosophes et les théologiens dans la grande bibliothèque.

25 octobre - Les hommes mobilisables français et belges, de 17 à 35 ans, sont convoqués pour prendre le départ dans deux jours. On peut devancer la colonne. C'est ce que font les novices, en trois bandes ; ils se réfugient dans la Maison d'Exercices du Cénacle de Bruxelles.

26 octobre - Départ des théologiens et des philosophes pour Bruxelles avec quelques frères.

Ils logeront d'abord au collège de la rue des Ursulines, puis en divers quartiers de la ville, par groupes de plusieurs, soit encore au Cénacle, qui servira de centre avec le P. Vice-Provincial pour Supérieur. On constate chez les Nôtres, à Enghien et à Bruxelles, des cas de grippe.

28 octobre - Divers prêtres de passage (et religieux) viennent nous demander l'hospitalité.

30 octobre - Le soir de la S. Alphonse Rodriguez, nous hébergeons une soixantaine de Passionnistes, Maristes, Frères de St Gabriel, religieux et petits novices, qu'accompagne un vicaire de Péruwelz avec quelques patronnés. On réussit à caser tout ce monde pour la nuit dans les cellules vides des scolastiques et dans les dortoirs laissés par les novices S.J.

Le salut est chanté par nos hôtes : personne, notamment, n'oubliera un retentissant « *super flumine Babylonis* », qui n'avait rien de larmoyant.

Souper commun dans le cloître.

31 octobre - Nous logeons six membres ou sujets de la famille Duverger de Cambrai.

6 novembre - On aménage le sous-sol, en vue du bombardement de la ville.

7 novembre - Notre Maison se vide en grande partie de sa garnison allemande. D'autres soldats arrivent pour passer la nuit.

8 novembre - Le P. Hahn dit sa messe à 5 h ½ et déjeune ensuite. Ce sont ses adieux.

Les classes reprennent avec quelques élèves présents.

9 novembre - Une zone d'opérations militaires se délimite à l'est d'Enghien. Serons-nous bombardés par les Allemands qui se retirent, pressés par les Alliés ?

Dans l'après-midi, des avions anglais paraissent au-dessus de la voie ferrée et font sauter un train de munitions. Ils reviennent lancer des bombes près de Nazareth, pendant les litanies. Nous faisons un tour dans les caves pour voir où nous réfugier en cas d'alerte.

10 novembre - Pendant la grand'messe, au moment du sermon, nouvelle visite d'avions.

Ce dimanche, à 2 h ½, combat plus terrible. Des évacués français allant par les rues sont tués.

Cependant les cartographes qui avaient leur atelier dans la grande salle nous quittent, chargeant tant bien que mal leurs autos. Quelques heures et la Maison est libre. Au soir, viennent des voitures militaires, dont les chevaux se logent au rez-de-chaussée du bâtiment dit des philosophes, sur les planchers.

Vers 9 heures, encore des avions. Plusieurs des NN. passent à la cave une partie de la nuit.

11 novembre - Fête de St Martin, patron de la France. Dans la soirée, vers 4 h., nous arrive la nouvelle de l'armistice. On pavoise, déjà les évacués prennent le chemin du retour. Entre autres, nous abritons deux dominicains et un aviateur néo-zélandais, tombé il y a deux jours.

12 novembre - Départ des derniers soldats occupants. Nous reprenons le réfectoire. On loge dans le quartier maintenant libéré le patronage de St.-Sauveur (Lille) et des prisonniers italiens relâchés.

13 novembre - Après le dîner nous arrive, envoyé par le R.P. Provincial de Champagne, le P. Zimmermann, aumônier divisionnaire de l'armée française. Ce premier messenger de France vient de Lille en auto, et depuis Ath à pied, pour renouer nos relations avec la Province. Nous logeons chaque soir des Français retournant chez eux. Des Pères, notamment les PP. d'Herbigny, Derély, Desmaquest, Picard H. et Ch. s'occupent de leur rendre service, soit à l'hôtel de ville, soit au bureau de ravitaillement, depuis que l'évacuation a commencé, c'est-à-dire depuis plus d'un mois.

14 novembre - Deux Pères de Lille, E. Debuchy et H. Cordier, avec le Fr. Mégel, entreprennent de retourner chez eux à pied, espérant profiter de camions alliés. Un groupe de scolastiques, philosophes et théologiens revient de Bruxelles. On rétablit la propreté dans la Maison.

15 novembre - Nouvelle bande de scolastiques rentrant de Bruxelles. Hospitalité donnée à des séminaristes de Lille.

16 novembre - Avec le R.P. vice-Provincial reviennent aujourd'hui les derniers scolastiques réfugiés à Bruxelles depuis trois semaines.

17 novembre - Dimanche. On célèbre des messes depuis 5 h. pour les rapatriés qui passent. A 9 h ½, messe solennelle d'actions de grâce pour l'heureuse fin des hostilités. Le R.P. Recteur fait une allocution de circonstance. Te Deum à la paroisse. Après les vêpres, procession de Notre-Dame de Messine, pour la remercier d'avoir préservé la ville. Une députation de NN. y prend part.

Cette procession est écourtée par crainte des éclats d'obus : des munitions explosent à la même heure sur la ligne de chemin de fer.

Dans notre église, à 6 h ½, salut en l'honneur de St Joseph, dont la protection manifeste couvrit notre Maison durant toute la guerre.

18 novembre - Aujourd'hui commencent à défiler les troupes anglaises avançant vers le Rhin. Nous logeons 400 soldats irlandais dans le bâtiment des philosophes. Visite d'un aumônier français, le P. de la Devèze, sur bicyclette. Nous donnons une réfection des PP. Passionistes de passage, et l'hospitalité de nuit aux PP. Dominicains Hugueny et Moisant, regagnant le Saulchoir avec 4 frères convers. Des évacués sont assez tristement campés dans le bâtiment provincial. Nous ne pouvons faire mieux : ils sont trop.

19 novembre - Le P. M'Sheehaan, aumônier irlandais, ayant soupé avec nous hier, vient dire sa messe et déjeuner.

Le P. Léon Ducoulombier, aumônier de la cavalerie française, nous rend visite à cheval. Toujours des hôtes pour la nuit : NN. et étrangers.

20 novembre - Visite de trois aumôniers : P. Maurice de la Taille (Prov. Franc.), de l'armée canadienne ; P. Paul Krol, de l'armée belge ; P. César Charbonnet, des bataillons malgaches.

Divers hôtes de toutes marques viennent nous demander à dîner.

22 novembre - Le R.P. vice-Provincial a vainement tenté hier de s'embarquer pour Tournai. Il essaye aujourd'hui de gagner Mouscron et Lille par Audenaerde.

Visite en automobile de Mgr. Ceretti, délégué apostolique, et de Mgr. Tiberghien.

24 novembre - Dimanche. A la messe de 9 h ½, reprise par le P. Debuchy de l'explication catéchétique qu'avait commencée le P. Ministre, pour notre petite paroisse française.

25 - 26 novembre - Toujours des hôtes.

27 novembre - Arrivée du P. Doncoeur, aumônier de la brigade. Passage de PP. et FF. dominicains.

29 novembre - Pour la première fois depuis longtemps, aucun hôte le soir.

2 décembre - Visite d'un aumônier irlandais, le P. Mac Cann.

3 décembre - Une messe d'actions de grâce se célèbre à la paroisse à 10 h. où le R.P. Recteur fait fonction de diacre, le R.P. Gardien des Capucins de sous-diacre. Le R.P. Lucien Vandenbussche, missionnaire de Tché-Ly, actuellement sous-lieutenant d'infanterie coloniale à Nantes préside au salut de S. François-Xavier.

D'autres officiers et aumôniers S.J. viendront encore les jours suivants.

9 décembre - A 11 h., arrivent de Lille, en automobile anglaise, le R.P. Bonduelle, Provincial de Champagne, et le R.P. L. Decoster, ancien vice-provincial, redevenu aumônier supérieur de Mouscron (Manrèze).

Les deux tronçons de la Province sont ressoudés après quatre ans de rupture.

14 décembre - Les compagnies des Travailleurs Anglais, qui avaient succédé aux troupes actives, sont parties ce matin. D'autres militaires viennent préparer le bâtiment des philosophes pour une nouvelle installation et commencent par jeter des fenêtres les paillasses de la garnison allemande.

Aujourd'hui, premier départ en groupe des NN., qui vont en France revoir leurs familles, après la longue séparation de la guerre. Les vacances de Noël s'ouvriront le 16, pour permettre ces visites.

19 décembre - Les Anglais s'installent en ville et chez nous, pour trois mois, dit-on.

21 décembre - Le R.P. Provincial et le P. Decoster partent pour Lille en automobile anglaise.

23 décembre - A 10 h., nous assistons au service funèbre de la paroisse pour les Enghiennois morts à la guerre, nos dix morts y compris. Le P. Pinard prononce une émouvante et vibrante allocution.

25 décembre - Noël. Le R.P. Recteur célèbre la messe de minuit : dans l'assistance, fort nombreuse, quelques soldats anglais. Les Anglais empruntent le four de notre boulangerie afin d'y préparer le « *Christmas* » pour 80 hommes. Ils ont transformé en salle à manger ornée de plantes vertes, un de leurs corridors.

1919 - 7 janvier - Le P. Henri Morel est nommé sous-ministre ; il s'occupera spécialement des travaux.

11 janvier - Arrivée du P. Louis Lavigne, le premier de nos soldats démobilisés rentrant au scolasticat.

12 janvier - Désormais il n'y a plus qu'une messe basse à 9 h ½, le dimanche, et pour le service des soldats anglais plutôt que des réfugiés français, dont le nombre diminue fort.

14 janvier - On réemménage la chambre du R.P. Provincial et les Archives de la Province.

16 janvier - Départ pour Lille de presque tous les philosophes, allant régler leur situation militaire. Retour le 18.

19 janvier - Aujourd'hui, on ferme définitivement notre église aux réfugiés, sauf les confessions du samedi, de 4 h. à 6 h.

La paroisse prenait ombrage de l'affluence induite des Belges.

22 janvier - Arrivée du Fr. Milville, coadj. remis en liberté le 6 janvier, après avoir été prisonnier de guerre en Allemagne. Le Fr. Fournaise, libéré de même, était arrivé le 18. Ils ont l'un et l'autre une permission de 45 jours.

Dans la nuit, retour du P. Dutilleul qui fut durant les 4 années de guerre curé héroïque de Somme-Suippe, au diocèse de Châlons.

31 janvier - On retarde le dîner d'une demi-heure, pour permettre d'assister au Parc, dans la neige, à une revue des troupes anglaises par le Général français Degoutte, qui décore un drapeau et plusieurs soldats.

2 février - Pas de bénédiction de cierges. Nous n'en avons plus que 20, déjà bénis aux trois Chandeleurs précédentes.

5 février - On réinstalle les philosophes dans le bâtiment provincial.

18 février - On va rechercher à la Résidence de Bruxelles les calices et ostensoirs mis en sûreté à la fin de septembre 1918.

21 février - Départ des quatre philosophes de l'année pour le juvénat de Florennes.

23 février - Dimanche, deux Anglais à la messe de 9 h ½.

26 février - Reprise des réceptions sacerdotales mensuelles, avec instruction à 11 heures et dîner : 12 présences.

1^{er} mars - Salut en l'honneur de S. Joseph. Il en sera de même tous les mercredis de mars, suivant l'usage introduit pendant la guerre.

10 mars - Nos mobilisés vont affluer durant ce mois.

17 mars - Ouverture de la visite du R.P. Provincial.

19 mars - Fête de S. Joseph. Grands vœux du P. Thoyer, Ministre, du P. Souillhé (Prov. Tolos.), du P. Rembry, professeur à Bruxelles, du P. Charbonnet, préfet de Reims, du P. Henri Morel, sous-ministre, du P. Julien Decroix, futur missionnaire à Madagascar, du P. Nicolas, professeur d'histoire ecclésiastique. – Messe à 8 heures, célébrée par le R.P. Provincial. Témoins : Mr. L'abbé A. Hermignie, curé de Lombise, et Mr. Henri Morel, père.

21 mars - Les soldats démobilisés commencent un triduum.

25 mars – Rénovation des vœux pour 9 démobilisés. – Pèlerinage à Hal, pour les scolastiques.

20 avril - Pâques. Avec le consentement de Mr. Le Doyen, la chapelle est ouverte aux réfugiés pour la messe de 7 h. et le salut du soir.

25 avril - Durant le mois d'avril, le petit scolasticat de Toulouse se transporte à Enghien. Le P. Castillon revient avec les théologiens de là-bas. Le P. Riedinger était rentré la veille.

1^{er} mai - Grand congé à Warelles, le premier depuis bientôt deux ans. On avait réemménagé pendant la Semaine Sainte et repris possession par un goûter le lundi de Pâques. Les Anglais avaient laissé la maison de campagne en assez mauvais état, comme d'ailleurs le bâtiment où ils avaient logé à Enghien.

7 mai - Patronage de S. Joseph, grand-messe à 8 h ½. Fête de la reconstitution de la Maison – hommes et choses – dont il convient de rendre à S. Joseph de vibrantes actions de grâces.

17 mai - Pèlerinage de la Communauté à Notre-Dame de Hal, après 5 ans d'interruption : 108 pèlerins.

18 mai - Le Père Haefelé commence son ministère dominical auprès des prisonniers et vient chez nous passer des soirées.

9 juillet - Départ des philosophes pour Florennes.

14 juillet - A 10 heures, à la paroisse, Obit solennel pour les 10 morts à la Maison Saint-Augustin et pour tous ceux de l'assistance de France (165). Mr. Le Doyen nous prête gracieusement son église et ses tentures. Plus de 500 personnes d'Enghien assistent à la cérémonie.

A midi, nous fêtons la victoire et nos soldats revenus.

22 juillet - 12 mobilisés décorés se rendent à Bruxelles, sur invitation, pour assister à la visite de Poincaré et de Foch, à l'École française.

24 juillet - Les théologiens qui n'ont pu être ordonnés prêtres en 1917 commencent aujourd'hui leur retraite à Fayt, sous la direction du P. Fl. Jubaru. L'autorisation ardemment sollicitée par le P. Recteur est arrivée le 14, et la cérémonie a été fixée immédiatement au dimanche 3 août.

3 - 4 août - Mgr. de Tournay vient faire lui-même l'Ordination sacerdotale, très heureux de reprendre, sans le scolasticat libéré, les traditions de son prédécesseur.

La Maison a été suffisamment rattachée pour la circonstance, et c'est une vraie fête d'avant-guerre que le R.P. Jubaru a la consolation de voir se célébrer.

Au dîner des Premices, le lundi 4 août, la première poésie lue aux Ordinands est intitulée : « *Le dernier Repas* ». Chacun comprend à qui elle s'adresse... Le R.P. Jubaru quitte le lendemain, définitivement, la Maison, dont il a, plus que tout autre, porté la charge pendant la guerre.

Il est remplacé, le 15 août, par le R.P. Subtil.

II. L'action de la Maison au dehors.

Vers le début de juillet 1919, le P. Ministre demande à Mr. le Doyen d'Enghien, Mr. Poot (décédé depuis, le 10 octobre de la même année), s'il serait indiscret de songer à célébrer dans l'église paroissiale, le 14 juillet, pour les 10 pères de la Maison tués pendant la guerre, un service funèbre, auquel on inviterait toute la population enghiennoise.

La proposition n'était avancée qu'avec réserve : elle fut acceptée d'enthousiasme. « *Même ce sera un service à 10 h. avec tout l'appareil des services mortuaires les plus solennels, ajouta le vénéré Doyen. Si vous le voulez, je chanterai moi-même la messe. Et il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'il ne peut être question d'honoraires, ni de rétribution d'aucune sorte ; nous serons trop heureux, les employés de la paroisse et moi, d'avoir cette occasion d'exprimer aux RR. PP. Jésuites notre admiration et notre reconnaissance.* »

Et à la cérémonie, annoncée la veille avant le prône du dimanche, il y eut foule : plus de 500 personnes défilèrent à l'offrande, où l'on rend à chacun un

petit feuillet, portant la mention des 165 Jésuites de la guerre, en France, et les noms et qualités des dix morts de la Maison.

Toutes les classes de la société se trouvaient là représentées, autour du catafalque, surmonté d'une étoile et d'une barrette déposée sur deux drapeaux belge et français. Et qui assista à cette belle manifestation, après avoir passé à Enghien les années de la guerre y avoir vu les NN. à l'œuvre et avoir glané de ci delà les impressions produites par leur dévouement et par leur compétence, y vit de suite l'expression d'une sympathie ardente et profonde, longuement formée et développée, et comprit tout-à-fait quel degré d'autorité et d'affection la Maison possédait désormais dans les milieux d'Enghien et des villages environnants.

Notre crédit s'est en effet considérablement accru pendant la guerre : c'est avant tout à l'action personnelle du R.P. Recteur qu'il faut l'attribuer.

Dans les premiers jours de la mobilisation, des questions de paiement ou de situations à mettre en règle, avaient provoqué des visites fréquentes du P. Recteur à l'Hôtel de Ville : personne ne s'étonnera que ces contacts aient vite perdu leur caractère tout administratif, pour se changer en conversations amicales, en échange de vue sur les événements, en délibérations quasi officielles, en bons conseils et en encouragements sollicités et toujours religieusement écoutés... Ne vit-on pas, une fois, le P. Jubaru invité, ni plus ni moins, à prendre part à une réunion du Conseil Communal ? Toujours est-il, au moins, qu'assez régulièrement, vers 11 heures, il montait à l'Hôtel de Ville, où bien des questions attendaient, pendantes, que son avis indiquât le sens de la solution à prendre, en même temps que plus d'un parmi ces Messieurs, étaient heureux, aux heures sombres, d'entendre tomber de sa bouche, gai et alerte en même temps que grave et mesuré, le mot surnaturel qui rend confiance en ramenant les choses au Bon Dieu.

Il y avait d'ailleurs de bonnes raisons pour justifier ce crédit quand, durant le premier hiver de la guerre, à Enghien comme ailleurs, on commença à souffrir du manque d'approvisionnement. Toute organisation était absente encore ; l'action personnelle du P. Recteur fut à la fondation des premiers secours.

Tout le monde se lamentait. L'autorité communale cherchait que faire. Le R. Père insista pour qu'on fondât un Comité, malgré que l'on put craindre, dans les familles aisées, le refus de toute coopération financière ; et pour lancer le mouvement en donnant l'exemple, lui-même s'inscrivait le premier et versa généreusement la quote-part de la Maison St. Augustin pour le soulagement des malheureux. L'exemple fut contagieux. Le Comité se développa rapidement. On devine quelle influence avait acquise désormais son premier promoteur.

Elle ne se démentit jamais. On peut même presque dire qu'aucune mesure importante, de celles surtout qui intéressaient les Français réfugiés à Enghien à partir de 1917, ne se prenait jamais sans que le P. Recteur ait été

consulté : « *vrai Consul français* » à Enghien, il était averti des arrivées et des départs des réfugiés, on délibérait avec lui des logements et toutes questions touchant leurs intérêts ; toutes les affaires épineuses lui arrivaient, au moins pour qu'il proposât la marche à suivre... Est-il besoin de dire que la Maison bénéficia elle-même considérablement de la place de son Père Recteur ? Elle ne saura jamais le détail des services que l'affection dont il entourait le R.P. Jubaru amena Mr. le Bourgmestre à lui rendre, aux moments pénibles, par lesquels, plus d'une fois, elle passa.

Cette influence débordait l'Hôtel de Ville, tous, d'Enghien, respectaient le « *Père Recteur* ». Aussi, personne ne s'étonna-t-il, quand, au jour de l'armistice, il parut au balcon de l'Hôtel de Ville avec le bourgmestre et un capitaine aviateur anglais tombé deux jours auparavant, et hissa lui-même, aux acclamations frénétiques des assistants, les trois couleurs françaises à côté du drapeau belge. Le père n'aurait manqué d'assister aux manifestations d'allégresse qui marquaient la victoire. A l'une d'elles, au Te Deum chanté à l'église, si j'ai bon souvenir en automne,- pourquoi les séparer ? – après le Te Deum, la Marseillaise ; et le P. Recteur d'y aller de sa partie ; et une dame, tout près de dire à sa voisine, assez haut pour être entendue : « *Regarde le P. Recteur, comme il chante la Marseillaise avec ferveur !* »

Les termes dans lesquels le P. Recteur se trouvait avec les autorités communales, firent que très vite, à l'Hôtel de Ville, on s'adressait à la Maison dès que les circonstances requéraient l'intervention d'une compétence spéciale. Tantôt – ceci c'est l'histoire du début de la guerre – il s'agissait d'identifier certain tic-tac insolite qui, perçu la nuit par la police aux aguets dans une maison soupçonnée de germanophilie, paraissait dénoncer la perception de télégrammes par T.S.F. : et voilà nos physiciens requis, au clair de lune, de faire la lumière sur cette affaire.

Tantôt – histoire aussi du tout début – c'est un espion allemand qui, en pleine rue, est interrogé par un de nos théologiens linguiste distingué, que le gendarme est allé quérir en toute hâte chez le Fr. Jonett.

Quand s'organisa la distribution des vivres, notamment celle de la soupe populaire, préparée à l'entrée du Parc, on demanda au puits artésien des Jésuites de fournir les mètres cubes d'eau nécessaires chaque jour.

Les Allemands s'étant décidés, en août 1916, à vérifier les bons de réquisition des premiers mois de la guerre, un Père fut mandé à l'Hôtel de Ville pour servir d'intermédiaire – truchement entre le capitaine allemand et le public enghiennois. De simple intermédiaire, le Père fut bien forcé parfois de se faire plaignant avec le civil en larmes qui réclamait la reconnaissance de son dû. Ce fut l'occasion d'une aventure piquante. Faisant remarquer au capitaine allemand qu'en bonne justice la troupe occupante était responsable des objets réquisitionnés, tant qu'ils restaient à son usage, et devait par conséquent réparer les dégâts subis, eussent-ils été commis par un tiers, il reçut cette

réponse : « *Monsieur, en temps de guerre, les règles de justice sont suspendues !* »

Ou encore – et cela ce fut le commun des quatre années de guerre – on nous apportait les textes émanant de l'autorité allemande, qu'il fallait traduire sans retard : proclamations, réquisitions, prescriptions comme celle-ci, où il était défendu à quiconque de moudre des os, si ce n'est les siens propres (entendez ceux des viandes achetées par lui chez le boucher), ou cette autre, défendant de cuire la viande, autrement que dans sa propre graisse ! Le P. d'Herbigny, spécialement, eut tout ce que ce poste d'interprète de l'Hôtel de Ville pouvait coûter de temps et de peine. Le dévouement avec lequel il s'en acquitta ne contribua pas pour une part à faciliter les rapports entre la Maison et les autorités communales, et à accroître notre action auprès de ceux qu'intéressaient ces traductions.

Il faudrait mentionner encore l'entrée à l'Hôtel de Ville presque dans les services municipaux, de ceux des NN. à qui la Commune s'en remit du soin des réfugiés français, très spécialement à la fin de la guerre où le bureau des « *passages* » fut présidé en permanence par les PP. Derély, d'Herbigny, Ch. Picard, etc. Nous en reparlerons plus tard.

Les ministères spirituels proprement dits exercés pendant la guerre contribuèrent eux aussi à étendre le bon renom de la Maison et à accroître son influence.

Furent-ils nombreux durant cette période ? Oui, malgré la diminution du nombre de professeurs et théologiens. La proportion plus grande, sensiblement, des prêtres parmi les théologiens, l'impossibilité de faire aucun ministère en France, peut-être aussi le besoin de faire diversion à la tristesse des pensées par une vie plus active, favorisèrent l'apostolat sur place plus intense que par le passé. Il atteignit à la fois pasteurs et fidèles.

Auprès des prêtres, ce furent les récollections sacerdotales qui longtemps – jusqu'en 1917 – se poursuivirent, données le plus ordinairement par la P. Recteur lui-même.

Il y avait bien des difficultés cependant : difficultés de ravitaillement du côté de la Maison, difficultés des longues marches à fournir du côté des ecclésiastiques, sans autre moyen de transport que leurs deux jambes ...

Mieux que les récollections, les Retraites sacerdotales se développèrent avec un caractère tout particulier. Dans l'impossibilité de songer aux réunions nombreuses d'avant-guerre dans les collèges d'Enghien, de Kain ou de Bonne-Espérance, Mgr. de Tournay poussa aux retraites par groupes, ordinairement au siège du doyenné. Nombre de ces retraites furent prêchées par le P. Pinard et le P. d'Herbigny, à Lessines, à Soignies, à Mons même, donnant, en raison même de l'intimité créée par le petit nombre, une force plus pénétrante à leur parole, et à leur action quelque chose de plus durable et de plus profond.

Les Retraites du doyenné d'Enghien se firent au scolasticat, et il n'est pas exagéré d'affirmer que le contact établi ainsi entre nombre d'ecclésiastiques d'Enghien et des environs, et la vie de Communauté, en supprimant l'ignorance de part et d'autre, fit tomber bien des préjugés et, en favorisant l'estime mutuelle, rendit beaucoup plus facile, pour l'avenir, notre ministère.

Il peut être intéressant de noter ici en passant combien on appréciait ce genre de retraites par petits groupes. Ce n'était pas la Retraite « *fermée* », au sens matériel du mot, puisque chacun, le soir, s'en retournait chez soi pour ne revenir, le lendemain matin, qu'après la messe, soit vers 9 heures. Elle paraissait cependant à beaucoup plus fermée que la Retraite sacerdotale du temps de paix, et le recueillement et l'esprit de prière croissant en raison inverse du nombre des retraitants. Et puis, ne faut-il pas croire aussi que les sacrifices dont s'accommodait nécessairement cette manière de faire les Exercices : longue route à pied, parfois pour certain curé 10 km matin et soir, repas peu copieux – dans les derniers temps la Maison ne pouvait plus que fournir la boisson et les légumes, chacun apportait ses tartines, - n'est-il pas certain que ces sacrifices, acceptés de bon cœur, marquaient une bonne volonté que le Bon Dieu se devait de récompenser en grâces peu communes ?

Auprès des fidèles, l'action de la Maison pendant la guerre prit aussi un essor nouveau. Il ne pouvait en être autrement.

Dans les catéchismes d'abord : les catéchistes, souvent, étaient prêtres, la pénurie de théologiens forçant de contrevenir à l'usage de réserver aux non-prêtres ce ministère. Et les curés, volontiers de recourir à leur ministère sacerdotal.

Et puis, en ces temps de difficultés sans nombre, d'absence de toutes nouvelles, d'angoisse, les Pères venant d'Enghien, « *la Capitale* » et si adroits, et si instruits, se trouvaient être les seuls consolateurs, les conseillers, sinon les intermédiaires tout désignés pour toute espèce de services : y avait-il quelque chose dont ils ne fussent capables ?

Petit-Enghien n'oubliera pas longtemps le zèle du P. Halgrin auprès des réfugiés français, ni le travail des PP. de Belloy et Duriez pour ne pas nommer les autres : PP. Jacquart, Measure, etc. Que de courses apostoliques le P. Basquin fit à travers Hoves, sans compter les pèlerinages conduits chaque dimanche de mai à la grotte d'Horrues et dont certain fut noté par les chants « *pieux* » qu'on y exécuta : la Marseillaise, « *Malborough s'en va t'en guerre* » ...

On alla jusqu'à organiser, parallèlement à ce qui se faisait à Enghien pour les jeunes gens, des retraites de jeunes filles, par exemple à Petit-Enghien, à Steinkerque, la dernière journée réunissant les retraitantes chez les Dames de Nazareth, pour qu'elles apprissent à se connaître. Mais il faut surtout mentionner les messes d'enfants, du jeudi, messes expliquées et dialoguées ; inaugurées à Steinkerque, elles se reproduisirent un peu partout sur le même modèle, à Horrues, Petit-Enghien, Marcq et jusqu'à Petit-Roeulx ; le succès fut

si grand que dans tel village, on demanda au P. Derély de commenter les cérémonies de la messe du haut de la chaire, le dimanche, non seulement pour les enfants, mais pour toute la paroisse.

Régulièrement, les jours de fêtes dispersaient autour d'Enghien, jusque dans la région de Mons, tous les prêtres disponibles de la Maison : combien de paroisses ont été ainsi atteintes, où jamais jusqu'alors nous n'avions pénétré ?

A Enghien même, notre ministère se développa de façon remarquable.

Le désœuvrement de la population fit naître l'idée d'ouvrir, à la paroisse, une série de conférences pour les hommes, pendant le Carême de 1916. Elles furent données, en même temps que le R.P. Recteur prêchait aux dames – pour qu'il n'y ait point de jalousie – un nombre identique de sermons par le P. Pinard : succès considérable, même auprès de ceux dont les petites capacités ne pouvaient s'élever à la hauteur des pensées de l'orateur, ou même seulement au sens des mots employés ... *« Comme c'est beau tout ce que nous dit le Père ! Et il dit cela avec une facilité et une rapidité. On croirait que c'est un photographe ! ... Il y a seulement une chose que je ne comprends pas : qu'est-ce que c'est donc la « théologie » dont il parle si souvent ? »*

Aussi, après les cinq conférences du carême, fut-il décidé - ainsi que se font les choses à Notre-Dame de Paris – qu'une Retraite pascale serait donnée spécialement pour les hommes : l'assistance demeura nombreuse et le fruit retiré fut très consolant.

Il y avait là une indication précieuse de ce que, par une action bien précise et intelligemment menée, on pouvait obtenir. Différents projets de Ministères particuliers pour les hommes furent élaborés et discutés. Finalement, Mr. le Doyen s'arrêta à demander au P. Recteur une série de conférences apostoliques : douze ; les réunions se tiendraient, à raison de une par mois, dans la grande salle de la sacristie de l'église. Le P. Pinard, désormais le prédicateur d'Enghien, accepta de lancer l'affaire et donna lui-même 4 conférences à une cinquantaine de messieurs, les quatre derniers mois de 1916. Puis il passa la main au P. Debuchy, qui continua heureusement une série de 7 conférences, jusqu'en juillet 1917 ; l'œuvre, pour diverses raisons, étant destinée à ne pas vivre, on confia son enterrement à un jeune Père, en le chargeant de la dernière conférence, en août.

On devine facilement l'action produite sur la population enghiennoise par ce genre de prédication nouveau, intéressant, flattant les uns intellectuels, par une certaine allure scientifique et philosophique, qui les haussait à leurs propres yeux, s'imposant aux autres comme d'autant plus admirable qu'il dépassait davantage leur petit esprit, bienvenu auprès de tous, parce qu'il leur fournissait une occupation dans leur désœuvrement.

S'il eût pu être poussé, sans doute, son rendement eût été considérable ; et si le lieu choisi par l'autorité compétente avait été celui que préconisaient les

plus fervents auditeurs des conférences, bien vite l'église du scolasticat se fût remplie d'un auditoire chaque jour plus nombreux pour les conférences mensuelles. Il faut dire d'ailleurs que cette église, dès qu'elle fut ouverte en mars 1917 aux réfugiés français, vit affluer chaque dimanche pour le prône du P. Pinard, et à toutes les cérémonies spéciales, nombre d'Enghiennois avides d'entendre prêcher les Pères. Les avis et défenses affichés à la porte, une surveillance discrète, parfois même des avertissements formels, n'y firent rien. Le seul remède à l'abus – radical celui-là – fut, en mars 1919, après le départ de la plupart des réfugiés français, de fermer à nouveau complètement au public notre chapelle.

Ainsi allait s'affermissant, parfois même jusqu'à l'exagération dans sa manifestation, le crédit de la Maison dans la ville ; crédit fait à la fois de respect pour la science et la vertu ; d'admiration pour le dévouement des membres de la Maison à toute bonne œuvre, très spécialement en faveur des réfugiés français, qui furent l'objet, de la part de tel ou tel surtout, d'un véritable héroïsme de charité, de reconnaissance pour les multiples services reçus, de confiance aussi, dans le sentiment de sécurité que suscitait la présence de ce grand nombre de prêtres capables, pour avoir fait leurs preuves, de se tirer de toute difficulté, et de tenir tête à l'autorité occupante ; de sympathie, enfin, pour les représentants d'une nation peut-être mésestimée avant la guerre et même encore à ses premiers mois, mais dont on avait fini par découvrir et apprécier les qualités profondes.

On a rappelé au début de ce chapitre la belle manifestation du 14 juillet 1919. Il faut mentionner encore, pour le finir, les fêtes organisées par la ville en septembre de cette même année, pour solenniser la victoire. Il passa alors sur Enghien un vent d'enthousiasme patriotique auquel – pourquoi ne pas l'avouer ?- on n'était pas encore accoutumé.

Après une dernière cérémonie religieuse le matin à l'église, ce fut le soir par la ville, dans des rues décorées d'une profusion de verdure et de tentures vraiment remarquable, un cortège fait de combattants d'Enghien et de la région. Or, dans ce cortège, les Pères qui avaient fait la campagne avaient leur place ; comme les Supérieurs hésitaient d'abord à accepter l'invitation faite, les organisateurs en parurent presque scandalisés ; force fut à nos anciens soldats de figurer, certains avec leur calot et leur béret, tous porteurs de leurs décorations apologétiquement déployées ; et leur attitude martiale et leur vêtement, et les insignes de leur courage provoquèrent sur le parcours des applaudissements, comme n'en recueillit aucun des autres groupes.

Et c'est le même sentiment d'attachement pour la Maison et le respect qui a conduit les autorités communales, lors de l'érection du monument aux morts

de la ville, en septembre 1920, à inscrire, parmi les enfants d'Enghien, les dix membres de la Maison Saint-Augustin d'Enghien tombés à l'ennemi ; la liste, répartie en trois stèles, s'ouvre par le nom du P. Henri Auffroy.

Ainsi s'est affirmée dans la circonstance la plus solennelle, officiellement reconnue, la place que l'attitude de ses fils pendant la guerre, a fait prendre à la Maison dans la ville d'Enghien.

III. Les réfugiés Saint-Quentinois Mars – Octobre 1917

Le gros événement de la période d'occupation fut, en 1917, le passage des habitants de Saint-Quentin, évacués sur la Belgique.

La durée de leur séjour à Enghien, mars-octobre 1917, a marqué pour la Maison une période de vie, d'activité apostolique, de splendeur, comme rarement elle en a connu. Pour le dire de suite d'ailleurs, ce passage produisit aussi dans la ville-même d'Enghien une impression profonde. Accueillis avec charité, objet de sollicitude de la part des autorités municipales, ils laissèrent chez tous – malgré les frottements pénibles, inévitables de part et d'autre en pareille circonstance – le meilleur souvenir. Et que des préjugés sur la légèreté et la superfluité du caractère français fit tomber le contact prolongé avec ces hommes, ces femmes, ces enfants, mis brusquement à la porte de chez eux, et dépouillés de tout, courageux cependant au point de savoir retenir les larmes qui voulaient couler, et assez forts pour se faire souriants et alertes devant l'ennemi, et ne jamais proférer une plainte ! On avait entendu un personnage assez haut placé dans l'Administration communale d'Enghien lancer devant le P. Recteur, à la nouvelle de l'arrivée prochaine des Français cette boutade déplacée : « *Avec tous ces Français, il faudra augmenter le nombre des cellules de la prison* ». Le P. Recteur n'avait pas relevé le mot, mais il ne l'avait pas oublié non plus ; et comme, quelques mois plus tard, il demandait au même personnage si son opinion ne s'était pas modifiée, celui-ci ne fit aucune difficulté de reconnaître très loyalement son erreur, tout à l'éloge de nos compatriotes.

C'est en mars 1917 que coururent les premiers bruits de l'évacuation par les Allemands de l'une ou de l'autre région du front français du Nord, et de l'arrivée des civils entraînés par eux dans leur recul. On parla d'abord des Artésiens. Bientôt les nouvelles se précisèrent. Un beau matin, on annonça les St-Quentinois, et dès le lendemain soir ils commençaient d'arriver à Enghien, à Braine-le-Comte, à Nivelles.

Evidemment nous ne parlerons que de ceux d'Enghien.

Dès qu'il avait été question que la ville reçût des évacués français, les autorités civiles s'étaient abouchées avec le P. Recteur. Il est clair que nous devons être les premiers à accueillir ces malheureux, et à les aider dans la mesure de nos moyens.

Il fut convenu qu'on leur cèderait les deux étages supérieurs du bâtiment des philosophes, que les scolastiques d'Antoing occupaient depuis à peine deux semaines : cela faisait une trentaine de chambres disponibles. Ce bâtiment a l'avantage d'être complètement séparable du reste de la Maison, d'avoir une cour et une entrée à part de celles de la Communauté, car cour et entrée servaient déjà aux Allemands qui occupaient avec leur prison le rez-de-chaussée et le premier étage. L'Hôtel de Ville appréciait fort cette combinaison ; il promit de son côté de n'envoyer que des hommes : ce point nous tenait à cœur, car toujours il avait été stipulé aux Allemands qu'ils ne pouvaient introduire de femmes dans les cellules des prisonniers, soit comme détenues, soit même pour le service.

Il n'eût pas fallu que nous fussions les premiers à enfreindre cette règle, essentielle, leur disions-nous en allongeant les syllabes du droit canonique.

Plusieurs centres de répartition avaient été prévus à Enghien : le pensionnat du Béguinage, le Patronage, les Ecoles, la salle de concerts, notre Maison. Le travail ne devait pas être facile. Fût-ce inhumanité pure ? ou désir de ne pas étaler au grand jour la honte de ces déménagements humains ? Toujours est-il que les convois, annoncés pour le début de l'après-midi, n'entrèrent en gare que vers 7 heures du soir ; il en fut ordinairement ainsi partout. – Ce fut alors un spectacle navrant. Des wagons à bestiaux, où ils étaient entassés pêle-mêle, descendent une foule de gens aux traits tirés, qui se précipitent sur les fourgons à bagages pour y saisir le peu d'objets qu'on leur a permis d'emporter : hélas ! tout un groupe ne retrouve rien : le fourgon, par erreur, a été décroché en route, et dirigé, on ne sait où. Puis, encadrés par des soldats, en larges rangées de huit ou dix, écrasés de paquets, les enfants serrés contre leurs parents, ils s'avancent sur la place de la gare. Il y a alors un moment d'émotion intense dans la population accourue nombreuse pour recevoir ces malheureux. Plusieurs sont engagés par des familles charitables à accepter leur hospitalité. Les autres, sous bonne escorte, se dirigent vers les centres de répartition ; il en arrive près d'une centaine chez nous.

Bien vite on s'aperçoit que l'heure avancée empêchera de faire le soir-même aucun triage. Tout ce qui est arrivé chez nous y demeurera pour la nuit : hommes, femmes, enfants, chien même. Dans les salles du rez-de-chaussée, où les Allemands ont consenti à laisser entrer la foule qui arrive, les scolastiques distribuent de la soupe chaude et un plat de viande et de légumes ; et on profite de la circonstance pour opérer un premier classement sommaire et répartir ces nouveaux hôtes dans les diverses chambres dont nous disposons.

Notons immédiatement que parmi ces évacués se trouve un groupe de prêtres : ce sont les Pères du Sacré-Cœur, avec leur Supérieur et fondateur, Mr. Dehon. Il va sans dire qu'ils furent immédiatement introduits dans le quartier de la Communauté et qu'ils partagèrent notre vie pendant quelques jours, en attendant que les uns aillent s'installer dans la Maison SS. Anges du P. d'Herbigny, tandis que les autres gagneraient les couvents de Brugelette et de Tervueren.

Tard dans la nuit, tout le monde était casé dans les chambres bien chauffées et éclairées, du second et du troisième étage. On goûta peu de la visite que crut bon faire alors un officier allemand, venant s'informer avec une sollicitude affectée de la manière dont les évacués avaient été reçus, entrant partout, interrogeant chacun sur le souper qui lui avait été servi, s'enquérant si on lui avait donné le nécessaire ... hypocrisie ! Dans une chambre, il fut reçu aux aboiements du toutou, ce qui mit quelque hilarité dans cette macabre soirée !

On dort peu chez les réfugiés et chez les Pères : là, c'était l'ahurissement du transfert brusque en pays inconnu ; ici, l'obsession des scènes navrantes de l'arrivée à la gare ; le débarquement des malades surtout, et des vieillards, descendus avec peine des wagons que les Allemands, dans leurs rapports officiels, annonçaient avoir été choisis aussi confortables que possible ; et qui n'étaient que des fourgons à bestiaux, au plus de vieilles voitures de 3^{ème} classe, chargés sur de grands chariots de ferme, où de la paille amortissait seule le cahotement de la route, et transportés à l'hôpital ou dans les salles préparées à leur intention.

Aussi le lendemain de bonne heure, tous étaient-ils sur pied : vite, du dehors, arrivèrent des Enghiennois qui, mus par le désir de rendre service aux réfugiés, venaient faire leur choix. Nous-mêmes devons faire le nôtre, ou plutôt savoir ce qui nous serait attribué d'après les dispositions prises ailleurs. Un des échevins de la ville ne tarda pas à se présenter, pour prier le P. Recteur de vouloir bien garder chez nous les inlogeables ailleurs, tout spécialement les familles nombreuses. Le R. Père accepta, bien que cela nous amenât inévitablement à supprimer le principe de la clôture et à céder sur le refus toujours opposé aux Allemands de laisser enfermer les femmes dans la prison. « *Les miennes sont sous les verrous, dira un jour le commandant au P. Recteur, et les vôtres sont libres !* »

Le P. Derély fut chargé d'organiser cette « *Maison de Famille* » d'un nouveau genre.

1) LE BÂTIMENT DES RÉFUGIÉS

Préposé à l'installation et à la mise en train du refuge offert chez nous aux évacués français, le P. Derély ne se doutait pas, sans doute, de l'extension que

prendrait l'œuvre, de la somme de temps et de dévouement qu'il y consacrerait, du bien immense qu'elle ferait à tous. Visiblement le Bon Dieu a béni ses efforts et fécondé la peine qu'il n'a cessé de se donner pour le bien des corps et des âmes.

a. Habitants et logements.- Une trentaine de chambres se trouvaient libres, pourvues chacune d'un lit, d'un sommier, d'une paillasse, d'une table de nuit et d'une cuvette. Pour les occuper, il y avait une centaine de personnes, dont une trentaine d'enfants. On attribua une chambre à chaque famille : c'était peu en apparence, et fort arbitraire comme mode de répartition, mais les avantages de l'électricité dans chaque chambre, du chauffage central – entretenu aux frais des Allemands, comme servant à la prison -, de l'eau aux étages firent qu'on ne s'arrêta guère à considérer l'exiguïté du local ; et puis, de vrai, ces pauvres gens chassés de chez eux, ne savaient plus ce que c'est de se montrer difficiles ; ils jouissaient au contraire, avec spontanéité d'expression touchante, de se trouver dans un milieu de compatriotes si prévenants : nous reviendrons sur ce sentiment, qui se développa de manière peu commune.

Pourtant, tous n'étaient pas des cléricaux, loin de là. Parmi ces pensionnaires des Jésuites, on voyait un meneur socialiste, qui était « *témoin* » de profession auprès de la Mairie de Saint-Quentin, profession lucrative, paraît-il, et qui épargne son homme -, et que l'on trouvait aux sorties d'usine, avec sa pupille et des amis, pour la propagande rouge. – Il y avait aussi, à signaler, un tenancier de mauvaise maison, et sa femme, tous deux gros et gras, contrastant avec l'ensemble. – A signaler encore, comme types de préjugés typiques, cet individu qui reçut, peu de jours après l'arrivée, une lettre avec l'adresse : « *Maison des RR. PP. Augustins* ». Comme le P. Derély, en lui remettant la lettre, indiquait l'erreur et rectifiait, il reçut cette réponse : « *Je n'aurais jamais osé indiquer cela. – Et pourquoi donc ? – J'aurais eu bien trop peur de me faire injurier !* » Et un autre, à qui le Père raconta immédiatement l'aventure, foncièrement chrétien celui-ci, lui dit aussitôt : « *Il ne faut pas vous épater (sic) : jésuite, c'est un mot malsonnant à St ;-Quentin.* » Population d'ailleurs très panachée. Parmi les Français s'étaient glissés un soldat anglais sous un faux nom et trois déserteurs de camps allemands. On y comptait quelques ouvriers et ouvrières de toutes catégories, depuis l'égoutier à peine dégrossi, jusqu'au serrurier qui faisait dans le fin, depuis la fille d'usine jusqu'à la lingère de luxe : le P. Derély ne manquera pas d'utiliser ces différentes ressources. Une vieille dame, gouvernante dans une des meilleures familles de St.-Quentin, avait également pris le logement chez nous, de

même qu'une infirmière-major avec sa mère. Avec de moins bonnes, voisinaient des familles modèles, familles nombreuses. Le « *Kreischef* » de Mons vint un jour visiter le bâtiment des réfugiés ; la première chambre où il passa était celle d'une famille de neuf enfants ; plus loin, il rencontra une mère de famille de dix enfants : « *Tiens, dit-il à son compagnon, je croyais qu'en France il n'y avait plus d'enfants* » ; puis, s'adressant à la mère : « *Madame, je vous félicite. – Et le papa, ajouta-t-il en se tournant vers les petits, il est soldat ? – Non, Monsieur, il est prisonnier civil !* » Le « *Kreischef* » n'insista pas et tourna les talons. Vite, on s'industrialisa pour trouver des meubles .

La maison fournissait pour chaque membre un couteau, des assiettes, dont une partie venait du collège d'Enghien occupé par les Allemands, et des verres de Warelles ; en plus, de la literie déjà mentionnée. Les tables de nuit de la campagne furent mises aussi à la disposition des réfugiés : avec des allonges de tables et des bibliothèques de bureaux, on put garnir la plupart des chambres d'un dressoir. L'initiative privée procura le reste ; et il faut reconnaître qu'elle réussit à faire des austères cellules de la philosophie, de fort jolies chambres, de vrais boudoirs parfois, délicieux de propreté, d'ordre et même de cachet : des photographies au mur, des bibelots sur les étagères ou les meubles de coin improvisés, cachant les dessous de tables où s'entassaient vaisselle, linge, chaussures, objets de toilette, des morceaux d'étoffes élégamment plissés ... et ceux qui l'ont vu furent émerveillés du goût et du savoir-faire avec lesquels était installée la chambrette d'un jeune ménage, fondé à St.- Augustin même.

b. Alimentation. – La grosse question était d'assurer dès le principe le ravitaillement de tout le monde. Pour de très bonnes raisons, la Maison ne pouvait ni ne voulait s'en charger. On eut d'abord l'idée d'une cuisine commune : les chambres étant chauffées au calorifère, rien n'était prévu pour l'installation de poêles, et les travaux à faire pour cela eussent été considérables. Presque tout de suite, le brouhaha des premiers jours passés, il fallut y renoncer à cause des inégalités sociales. On observa cependant la distribution officielle du charbon et du pain. Pour le pain, deux jeunes filles recevaient les commandes, tenaient la paneterie où était déposé le pain cuit en ville, et assuraient à chaque famille la ration qui lui était due. On distribuait aussi la « *soupe populaire* », à l'entrée du parc, dans la grande galerie vitrée, près de la porte des Esclaves, et pour laquelle la Commune venait puiser chaque jour quelques mètres cubes d'eau. Pour le reste, deux fourneaux furent installés : l'un dans le vestibule des W.C. du second étage, pour les familles qui habitaient le quartier dit « *opéra* » ; l'autre,

au rez-de-chaussée, dans le cabinet de photographie, pour les habitants du second étage. Chose à peine croyable, une quinzaine de popotes différentes se faisaient sur ces petits foyers, avec des denrées de toute abondance et de toute qualité... et les femmes, malgré tout, arrivaient à s'entendre. Les disputes, il y en avait, c'est trop clair, ne duraient guère, grâce au P. Derély qui réussissait à maintenir la paix entre toutes. « *Si vous n'étiez pas là, on se tuerait !* » disait un jour au bon Père l'une d'elles, heureuse d'affirmer très haut sa vertu médiatrice.

c. Travaux et entretien de la Maison.- On devine aisément à combien de services communs il fallait pourvoir dans cette grande communauté. Là-même où la vie individuelle et privée se conservait, on avait à assurer encore, dans l'intérêt général, une somme de travaux d'entretien nécessaire pour le maintien de la propreté la plus stricte. La chose se fit : et – qu'on nous pardonne ce détail, il montre l'activité et le savoir-faire déployés par le « *Maître de Maison* » - elle se fit si bien, que de bestiole d'aucune sorte on ne découvrit jamais la moindre trace dans les logements occupés par les St. Quentinnois.

Dès les premiers jours, le P. Derély s'entendit avec les maîtresses de maison et quelques hommes logés chez nous, et voici à titre de curiosité la liste des travaux affichés auprès de l'escalier : rien n'y est oublié.

- Balayage des corridors : tous les jours par une femme, dont le tour revient deux fois par semaine.
- Balayage de l'escalier : deux fois par jour, le matin avant 7 h ½, l'après-midi avant 1 h ½.
- Descendront le bac à ordures : un groupe de deux hommes, tous les jours.
- Nettoyage des W.C. : un homme le matin avant 7 h ½, l'après-midi avant 1 h ½.
- Balayage de la classe, de la bibliothèque, de la cour.
- Service du charbon, de la soupe, du lait, de l'aérage de la Maison.

Cette affiche se complétait de l'avis suivant :

- Chacun est invité à veiller avec le plus grand soin à la propreté et au bon ordre de sa chambre et de la Maison ...
- Le samedi, chacun nettoie à fond ses appartements.

La question « *lessive* » était chose sérieuse pour quatre-vingt-dix personnes du peuple, dont une trentaine d'enfants. Par les soins du Fr. Léger, - aide précieux pour le quartier des réfugiés où il rendit sans bruit nombre de services – une bouilleuse fut installée dans la cour ; le foyer y brûlait sans discontinuer. On mit en outre à la disposition des réfugiés

huit à dix cuvelles. Evidemment l'usage de tout cela fut réglementé, et avec le même succès.

Ainsi, tous les services essentiels à la vie matérielle étaient-ils assurés sous l'œil paternel et vigilant du P. Derély, qui ne craignait pas d'y aller parfois de son mot de reproche, par exemple, quand il rappelait « *que les travaux se font « dès le matin », et que chacun est instamment prié de « ne pas oublier son tour » : c'est toute notre Maison alors qui a à en souffrir* » ; ou quand il affichait l'avis suivant à l'adresse des parents : « *Prière instante aux Parents de veiller beaucoup plus attentivement sur leurs enfants. Les dégradations faites aux arbres, aux plantes, aux bâtiments, à tout ce qui appartient à la Maison, ne se comptent plus et finissent par représenter de grosses sommes. On s'en plaint en haut lieu. Pas une infraction de ce genre ne devrait être tolérée. Si les parents avaient l'œil un peu plus sérieusement ouvert et veillaient au bien commun de tous, les enfants auraient bien vite perdu l'habitude de détériorer tout ce qui est à leur portée* ».

d. Ecoles. Œuvres.- Pour occuper et instruire les nombreux enfants de la Maison, on songea tout de suite à une « *Ecole* ». Mr. Desjardins qui, dès le premier jour, se mit au service des compatriotes avec un admirable dévouement, découvrit une ancienne institutrice qui accepta de faire la classe. Une école s'ouvrit en ville pour les garçons, tant ceux des familles réfugiées chez les Jésuites que ceux des familles logeant chez l'habitant. Et elle se développa vite, tenant une place importante dans l'histoire de la colonie française à Enghien. Sans être immédiatement sous la dépendance de la Maison, elle aimait à s'en recommander : à preuve l'invitation imprimée, lancée en septembre 1917 par Mr. Lamotte, directeur : « *La distribution des prix de l'Ecole française des garçons aura lieu le dimanche 16 septembre, sous la présidence du R.P. Recteur, à la salle du Patronage, à 2 h ½. Vous êtes priés etc.* »

Parallèlement à l'école des garçons fonctionna, chez les Dames de Nazareth, ouverte également à toutes les petites St. Quentinoises réfugiées à Enghien, une école de filles.

De plus, un cercle d'études, dont les réunions se tenaient chez nous, fut lancé et avec un très grand profit spirituel, par le P. René Arnou, que remplaça plus tard le P. Guignet ; les réunions étaient hebdomadaires ; toutes les trois semaines avait lieu une conférence de plus grande allure : les habitués du cercle entendirent ainsi Mr. Desjardins, fils de l'ancien député et futur député lui-même de Saint-Quentin ; ils entendirent aussi le P. d'Herbigny, qui parla de la Russie, et cette conférence eut un retentissement tout spécial par les relations intimes

qu'elle créa entre le Père et un industriel de St.-Quentin, protestant convaincu et pieux.

Le P. Arnou donnait également des conférences philosophiques aux lycéennes qu'avaient essayé de grouper les Dames de Nazareth, et il eut la consolation de conduire plusieurs de ses auditrices à la Première Communion, deux même au Baptême et à la Confirmation.

Mais il y avait encore les tout petits, ceux qui étaient bien embarrassants pour leurs mamans occupées aux soins du ménage, et qu'on ne pouvait cependant envoyer en classe avec le grand frère ou la grande sœur. A la Maison et au dehors, ils étaient 80. Les religieuses de St-Quentin, de Digne, dont l'orphelinat d'Athis, près de Mons, avait été détruit au début des hostilités, et qui se mouraient de misère, vexées de toutes manières par un conseil communal sectaire, avaient été hébergées par les Dames de Nazareth : c'est à elles que furent confiés tous ces marmots. L'école gardienne s'ouvrit donc dans une des salles du rez-de-chaussée du bâtiment de philosophie, avec 83 enfants exactement, au-dessous de 7 ans. Assis sur les grands agenouilloirs de la chapelle, se servant des bancs comme de pupitre, ils écoutaient les leçons des bonnes Sœurs, récitaient leurs prières, ou chantaient à tue-tête : « *Les petits oiseaux qui sont en l'air volent, volent, volent, et les gros aussi, comm' les petits* », sous le regard paternel du P. Debuchy qui se mettait à sa fenêtre pour mieux entendre, et au grand désespoir du P. Pinard, dont les concepts se brouillaient à ces hurlements si peu métaphysiques ! ...

e. Aspect moral du groupe des réfugiés. – On peut se demander en quels termes réciproques vivaient, confinés à l'étroit dans deux corridors et une cour, tant d'éléments divers ; comment l'ordre s'y maintenait, si même ordre il y avait ; et enfin comment tout cela vivait. Disons tout de suite : si l'institution fut viable, c'est que le P. Derély s'était vraiment fait l'âme de cette agglomération bigarrée atteignant à peu près la centaine, et ce, par une action qui, débordant le simple secours matériel brutalement fourni, s'était manifestée immédiatement pleine d'affection et de dévouement chrétien. Pour lui, et bien qu'il se montrât très réservé à faire les premières avances, une influence religieuse profonde s'exerça de bonne heure, très bienfaisante, sur nombre d'âmes que, jusque là – indifférence ou respect humain – la religion n'avait guère touchées. Ne vit-on pas, au bout d'un mois, un des réfugiés exprimer son étonnement qu'il n'y eut pas de catéchisme pour les grandes personnes ? La réponse du P. Derély avait été fort simple : « *Premièrement, je n'ai pas le temps de penser à des catéchismes. Secondement, ce n'est pas parce que vous êtes chez des*

curés que je vais vous ennuyer avec un cours de catéchisme, dont vous n'avez pas envie. Je vous ai déjà dit que si vous voulez faire votre devoir de catholiques, vous deviez aller à la messe le dimanche. Or, on prêche à la messe : vous aurez donc là votre catéchisme. Inutile de vous en imposer un en supplément ».

Mais on urgea : « *On viendrait ! – Vous viendriez, vous ? – Bien sûr. Pourquoi ne viendrais-je pas ? – Et vos filles aussi ? – C'est clair. – Et bien, alors, encore une fois je ne veux rien imposer, mais s'il y a parmi vous des personnes, des grandes, qui veulent avoir un catéchisme, je veux bien le faire. Seulement, il faut que cela vaille la peine ; par conséquent, qu'il y ait au moins quinze personnes, de plus de seize ans, et qui viennent régulièrement. – On y sera. – Demandez toujours à d'autres ; après cela, nous verrons ».* Or, le lendemain, on venait dire au Père : « *Nous serons bien vingt ».* Il n'y avait plus qu'à s'exécuter : deux fois par semaine, dès lors, le mardi et le vendredi, à 8 h. du soir, sans qu'on donnât aucun signal, une vingtaine au moins d'auditeurs et d'auditrices se trouvaient fidèlement réunis « *pour rafraîchir leurs souvenirs catéchétiques ».*

Le règlement était strict. Il fut établi dès les premiers jours, que ni une jeune fille ni une femme de la Maison ne pouvait rester hors de la Maison après six heures du soir (sept heures en été). Un manquement s'étant produit, l'expulsion suivit immédiatement : l'exemple fit impression et, désormais, ce point essentiel fut parfaitement observé ; même en été, avec l'avance d'heure, tout le monde féminin était rentré à l'heure.

Fixée aussi l'heure du couvre-feu : chacun remonte chez soi à 9 heures ; plus de bruit dans la Maison passé cette heure-là ; et à 9 h ½, toutes les lampes s'éteignent : pour aider les bonnes volontés, on coupe le circuit.

On a déjà signalé les prescriptions édictées par le P. Derély et observées, touchant le service commun. Le Père ne craint pas d'en édicter d'autres, en vue de l'ordre général ; par exemple, il est interdit formellement aux hommes l'entrée de la cuisine, à moins qu'ils ne fassent eux-mêmes leur popote. Il défend qu'on laisse jouer les enfants dans les corridors et les escaliers. Il exige que les enfants soient en chaussons pour circuler dans la Maison, etc., etc.

Et le ton de ces avis multipliés est d'un maître qui entend être obéi, et qui l'est. « *Il a raison, le Père »*, répète-t-on toujours, tant son autorité s'impose, incontestée.

Au milieu de tant d'occupations, - on travaillait fiévreusement tout le jour – et des prescriptions diverses, la gaîté ne perdait pas ses droits.

Il fallait, pour les femmes, rentrer à 6 ou 7 heures ; mais c'était précisément l'heure des répétitions de chants, que Mlle Baguet venait donner régulièrement : répétitions très appréciées de toutes ; car on chantait dans la

Maison tout le jour, des cantiques le plus souvent, des chants patriotiques aussi, surtout quand un officier allemand était signalé dans la prison. C'est ainsi que, comme « *pur hasard* », le « *Kreischef* » et son état-major firent leur entrée dans la Maison au chant de la Marseillaise, fredonnée par deux jeunes filles en train de laver l'escalier.

La bonne humeur et l'entrain qui régnaient frappaient tous les visiteurs. « *On n'a pas le temps de penser à son malheur* », disaient, joyeux, porteurs, balayeurs, frotteurs, couturières, cuisinières, etc.

Les récréations du soir, dans la cour de philosophie, sont inoubliables. Tandis que les vieillards causaient, assis sous les arcades de Rivoli et fumaient leur pipe, que les enfants à côté d'eux jouaient au chat perché ou aux quatre coins, que les jeunes gens sous le hangar de la sacristie faisaient des barres parallèles, ou s'essayaient à la boxe sous la direction d'un « *champion de poids moyen* », la cour devenait, à cette heure, le fief de la jeunesse féminine de 16 à 40 ans. Et c'étaient, entre jeunes filles et graves mamans, des jeux de cache-cache, et surtout des « *parties de courir* » qui avaient un succès extraordinaire. On vit des femmes de plus de trente ans mettre leurs tout petits au lit aussitôt le souper terminé, pour pouvoir « *jouer à courir* ». « *On a assez de malheurs, répétaient-elles, il faut bien se désennuyer un peu !* » Et de fait, ces « *parties* » du soir chassaient toutes les ombres : si bien que les soldats de poste, interloqués, ne pouvaient que répéter : « *Quel moral ils ont, ces Français ! Vraiment on ne croirait pas qu'ils ont tout perdu.* »

Les grands jeux cessaient à 8 h ½, pour « *ne pas distraire les Pères* » qui rentraient dans leurs chambres ; alors on causait, on faisait des rondes en chantant des cantiques, jusqu'à ce que le P. Derély donnât le signal à 9 h. moins 5. Tous se réunissaient au bas de l'escalier, hommes, femmes, jeunes gens, enfants, et l'on se mettait en marche, très doucement, pour faire durer le plaisir de monter l'escalier des Allemands, en chantant devant leur poste pour réjouir les prisonniers, sur l'air du « *Laudate Mariam* » ou de « *O Jeanne, O Jeanne, la France espère en toi !* »

Cette gaîté franche maintenait une grande facilité de rapports entre le P. Derély et ses administrés ; et parmi ceux-ci, des habitudes de bonne tenue et un esprit de camaraderie sincère, qui devenait parfois une véritable charité.

Que des paroles peu convenables fussent prononcées, la police se faisait elle-même. Et si des personnes moins recommandables réussissaient à s'introduire dans la Maison, immédiatement on les en chassait, ou bien le Père était prévenu. « *Si vous ne nous respectez pas, se disaient-ils les uns aux autres, respectez au moins le bâtiment* ». Et respecter le bâtiment – il est intéressant de le noter – s'entendait pour beaucoup, même un peu dévots, respecter Notre Seigneur présent dans la petite chapelle du second étage.

Et que de services rendus, de la bonne manière, c'est-à-dire à ses propres dépens, et dans l'obscurité ! Que d'exemples multipliés à l'indéfini de

dévouement mutuel ! Les leçons de choses sont efficaces ! « *On sent tellement chez les Pères l'esprit de charité, disait Monsieur Desjardins, que tout naturellement on se sent charitable.* » De fait, la charité fraternelle brillait chez les réfugiés du P. Derély et on pourrait multiplier les traits les plus touchants.

Le commissaire de police vint un soir trouver le P. Derély : « *Les Allemands font évacuer l'hôpital ; il y a là neuf vieilles Françaises ; pouvez-vous les recevoir ? Pour une nuit seulement, ne fut-ce que par terre, dans une salle chauffée ; au moins ainsi, elles ne seront pas dans la rue.* » Le Père fort hésitant demande une minute et escalade l'escalier jusqu'au troisième, où il réunit son monde : « *Chers amis, j'ai un service à vous demander. Les Allemands viennent de mettre subitement, dans le courant de cet après-midi, tous les malades à la porte de l'hôpital (oh ! les salops !). Neuf vieilles femmes françaises sont sans asile. On va me les amener. Mais je n'ai plus rien à leur donner : ni lits, ni paillasses, ni couvertures, tout vous a été livré. Alors, j'ai pensé que, peut-être, en vous arrangeant ...* » Et là-dessus le Père s'esquiva, pour ne pas violenter les libertés. Or, moins de cinq minutes après, à la stupeur du Commissaire qui attendait avec le Père la fin de l'histoire, arrivaient, dans la salle destinée aux vieilles malades expulsées, neuf sommiers, autant de paillasses, un certain nombre de couvertures et des polochons, ce qui fit que, cette nuit-là et plusieurs autres après, trente-six personnes dormirent par terre ou sur une chaise, à leur choix, avec leurs hardes pour couvertures.

Quelques heures plus tard, une de ces vieilles était à la mort. On la connaissait pour son caractère insupportable – elle se plaignait de tout, surtout de son impiété. Depuis soixante ans, elle n'avait plus récité de prières, et aux Sœurs de l'hôpital, qui essayaient de les lui réapprendre, elle avait répondu : « *Vous m'em..., laissez-moi la paix, je ne crois pas tout ça, moi* ». On ne se résigna pas cependant chez les réfugiés à la laisser partir ainsi ; deux jeunes femmes, compagnes de chambre, lui cédèrent leur logis : on y installa la pauvre mourante. Puis une infirmière de la Croix-Rouge se mit à son chevet, la soigna et, en même temps, tâcha de lui faire retrouver des bribes de prières : merveille de la grâce, au bout d'une demi-heure, la conversion était prête, la malade acceptait de se confesser. L'opération faite et le P. Derély parti pour rapporter les Saintes Huiles et le Viatique, c'est alors que l'esprit de charité qui animait les réfugiés se manifesta dans tout son éclat : on courut chercher du linge blanc, d'autres déshabillèrent la malade pour la débarbouiller – ça n'avait plus été fait depuis bien longtemps - . Ceux-ci balayèrent la chambre, ceux-là récoltèrent le nécessaire pour la table où devait être déposé le Bon Dieu ; et quand le Père revint pour les derniers sacrements, il trouva la chambre pleine de femmes, à genoux, le petit autel liturgique tout brillant de propreté, la bonne vieille surtout méconnaissable sous son bonnet repassé de frais, dans des draps immaculés. La malade survécut deux jours entourée jusqu'à son dernier soupir d'un dévouement vraiment admirable et tout surnaturel ; car,

fort peu sympathique, elle laissait aussi un triste héritage : un petit-fils dont on se souvenait à St.-Quentin ; âgé de dix ans, il mettait le feu à une école. Le croirait-on, car il faut tout dire de cette histoire admirable ? Jusqu'au jour où on put le caser dans un orphelinat, ce coquin, logé dans un dessous d'escalier au bout du corridor du second étage, fut soigné par une mère de neuf enfants. Une réfugiée s'est occupée longtemps d'une jeune fille. Celle-ci habituée, trop peut-être à cette sollicitude, demande un beau jour 50 mk (Reichsmark). La protectrice lui en envoie 30 : « *C'est tout mon avoir* », dit-elle au P. Derély et comme le Père lui fait remarquer l'imprudence qu'il y a de se défaire de toutes ses ressources, elle lui répond tout simplement : « *Il faut croire qu'elle en a besoin, puisqu'elle les demande.* » Et elle fait l'envoi. Et dans la lettre dont elle l'accompagne, elle dit que les 50 mk viennent du P. Derély.

Une femme tomba malade d'appendicite, menace la péritonite. Pendant vingt nuits, il fallut la veiller : jamais le Père n'eut à réclamer de l'aide ; on venait s'offrir. « *Mon Père, est-ce que vous avez quelqu'un pour cette nuit ?* » Et comme la maladie durait, et que le Père devait s'absenter pour faire sa retraite, sa voisine se fit infirmière attitrée : « *Si des fois, pendant que le Père est parti, on vous oublie, ou si vous deviez avoir besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à frapper sur le mur ; je ne bougerai pas de ma chambre ; Marie (la femme qui partageait sa chambre) fera mon ravitaillement, comme ça vous serez sûre qu'il y aura toujours quelqu'un.* » Et quand le P. Derély revint, huit jours plus tard, la malade lui dit, les larmes dans les yeux : « *Elle m'a soignée comme son enfant, depuis le jour où vous êtes parti.* »

Il faut signaler encore ici, bien qu'elle se rapporte à une époque plus tardive, la délicate attention d'une réfugiée qui fut à Enghien une des plus dévouées auxiliaires du P. Derély. Rapatriée en 1917 avec sa famille, et installée à Paris, elle savait que, même après l'armistice, le Père avait encore de nombreux protégés à Enghien. Quelques jours avant la fête de Noël de 1918, elle dit à sa fille : « *Le P. Derély voudra certainement faire quelque chose pour les réfugiés et leur donner des douceurs. Tu vas prendre le train et lui porter du café, du sucre et du rhum, car ils n'ont encore rien en Belgique* ». Porteuse et provisions arrivèrent à Enghien, le 24 dans l'après-midi, après un voyage qui n'avait encore rien de confortable. Combien fut goûtée la charité qui les amenait !

On pourrait citer maints autres traits.

Disons seulement, pour finir, que dans ce milieu en grande majorité féminin, régnait une discrétion parfaite ; jamais rien ne transpirait au dehors de ce qui se passait « *intra muros* ».

« *Ici, on est chez nous, on fait ce qu'on veut, ça ne regarde à personne* ». Cette discrétion permit bien des charités à « *des plus malheureux que nous* » : ces « *plus malheureux* », secourus avec discrétion, c'étaient, on le devine, de futurs soldats ou des prisonniers échappés, dont il n'eût pas fallu que les Allemands entendissent parler ; de fait, on ne chuchotait, à leur sujet, que quelques mots,

entre soi, à l'intérieur de la Maison, pour leur assurer le ravitaillement ou même de l'argent nécessaire ; car ces braves cœurs trouvaient moyen de faire l'aumône à ceux qu'ils jugeaient plus dénués qu'eux-mêmes.

Quand une fois – ce n'arriva qu'une fois – deux femmes se querellèrent à propos d'enfants, les voisins de la rue de la Fontaine et de la rue des Augustins ne surent jamais rien de l'affaire.

« *Si c'est des dire, qu'est-ce qu'on penserait de la Maison ?* » Mieux encore : pour épargner au Père des interventions pénibles, « *on lavait son linge en famille – et il y en avait –* », et rarement les désunions étaient portées à son tribunal. C'est que, en même temps qu'on éprouvait envers lui une certaine crainte révérencieuse, - il n'hésitait pas à dire aux nombreux visiteurs de sa petite chambre toutes leurs vérités – on n'aurait voulu, pour rien au monde, l'attrister par le spectacle de ses misères intimes. Tant étaient grands le respect et l'amour qu'il inspirait à tous.

Faut-il ajouter enfin que ce crédit extraordinaire que le P. Derély avait pu conquérir, aboutissait à inspirer – qualité maîtresse chez ceux qui gouvernent – une confiance inébranlable. Arrachés brutalement à leur chez eux, séparés de plusieurs membres de leur famille, mobilisés, torturés par l'incertitude de l'avenir, aux prises avec les difficultés morales, tous sentaient le besoin d'un appui fort. Aussi le Père qui les avait gagnés dès le premier jour par son dévouement et son savoir-faire dans la plus inextricable des situations, était-il devenu naturellement le « *vrai père de famille* », à l'autorité incontestée et jouissant de la part de chacun de la confiance la plus entière.

Ainsi entendit-on un jour une femme incroyante, anticléricale même, rassurer une de ses amies qui se lamentait : « *Bah ! ne t'inquiète pas, le Père est là !* »

Ainsi le P. Derély pouvait-il, sûr d'être bien compris, car nul n'aurait jamais eu la pensée de mettre en question la bienveillante droiture de ses intentions, aborder les sujets les plus délicats. « *Je ne vous ai jamais menti* », telle était l'entrée en matière d'aveux complets. – Ou encore, s'il s'excusait de porter peut-être un peu loin ses investigations : « *Non, mon Père, lui répondait-on, je sais bien qu'on est jeune, et qu'on a besoin de quelqu'un qui vous redresse.* »

Ainsi tout ce qui se passait dans la Maison, dans la ville d'Enghien, dans les âmes surtout, trouvait-il un écho dans la chambre du P. Derély, vrai Père, au sens le plus large du mot, de cette grande famille que formait, sous sa direction, le bâtiment des réfugiés.

On ne s'étonnera pas, après ce qui vient d'être dit, de la reconnaissance profonde que les réfugiés lui vouèrent et qui s'exprima de la manière la plus touchante, et souvent en des termes d'une grande élévation de pensée.

Il paraît que dans les différents bureaux – il devait y en avoir beaucoup – par lesquels eurent à défiler les St.-Quentinois quand ils furent rapatriés en France, on fut frappé d'entendre revenir continuellement le nom du Père Derély ; il se trouvait mêlé aux renseignements qu'on avait à formuler ... Ce simple détail

montre assez par lui-même quels sentiments tous conservaient du rôle joué par lui.

Mais je ne veux pas citer que la carte de remerciements écrite par le mari, prisonnier à Munster, d'une femme hébergée chez nous avec ses enfants. Elle traduit la pensée de tous :

Munster, le 3 février 1918.

Je m'empresse de vous écrire deux petits mots pour vous remercier d'une façon toute particulière pour la généreuse hospitalité que vous avez eue à l'égard de ma famille, probablement rapatriée à l'heure actuelle. Puisse le Divin Rédempteur vous rendre au centuple dans son Paradis les bontés et la Grande Charité que vous avez faites pour ces pauvres évacués. Par ces temps de misères et de souffrances, un peu de charité fait tant de bien ! Encore une fois, du fond du cœur, merci pour elle et pour moi.

X...

Par-delà la personne Derély, cet attachement et cette reconnaissance atteignaient la Maison toute entière, et tout spécialement le R.P. Recteur, dont on savait l'intérêt paternel qu'il portait à ces chers réfugiés.

Ils s'exprimèrent un jour d'une manière inattendue, et bien significative, et toute française, encore que l'occasion ait été d'ordre très vulgaire. La Maison avait besoin de faire préparer des provisions de légumes. Afin d'aider nos hôtes plutôt que des étrangers, on proposa au P. Derély de faire faire le travail par ses réfugiés. Celui-ci organisa immédiatement la besogne dans le corridor du second étage ; et bientôt, autour des sacs de haricots ou de pois et des bassines, tout un bataillon de femmes et de jeunes filles travaillaient allègrement, jacassant et chantant comme aux plus beaux jours de fêtes.

« Voyez, dit le P. Derély à l'une d'elles, qui est là, et dites-moi combien de temps on aura travaillé. – Tiens, et pourquoi cela ? – Parce qu'aujourd'hui, c'est pour les Pères que vous épluchez ces légumes, et que le P. Recteur ne veut pas vous prendre votre temps sans rémunération, c'est trop clair. – Alors, on va être payé ? – Mais bien sûr ! – Et bien, si on est payé, moi je ne travaille pas. »

Tout le monde écoutait, et les mines réjouies jusqu'alors se rembrunirent. L'interlocutrice du P. Derély se leva alors, et prenant sa chaise : *« Vous avez entendu, dit-elle en s'adressant à toutes, on va être payé ! Alors, il nous faut payer, nous aussi, notre lumière, notre loyer ... Non, si on se met à faire des comptes, je m'en vais. »* Et elle s'en alla. Et toutes de la suivre, l'une après l'autre, vexées qu'on eût pu songer à rétribuer ce qui n'était pour elles qu'une occasion de montrer leur gratitude. Il fallut que le P. Derély les rappelât, en leur promettant qu'elles ne seraient pas payées. Inutile d'ajouter qu'elles revinrent

de suite, et que cinq minutes après la gaîté avait reparu et le travail repris son train.

La raison de ce culte des réfugiés St.-Quentinois pour la Maison, elle se trouvait dans la cordialité de l'accueil, qui les avait si profondément touchés dès le premier jour, et dans la sympathie effective que tous, chez les Pères, leur témoignaient en toute occasion.

Sans doute, ils eussent pu se trouver mieux au dehors, au point de vue confort matériel, surtout l'indépendance. Mais derrière la porte des Pères, porte d'ailleurs toujours ouverte, encore que gardée par une sentinelle ennemie, les cœurs battaient à l'aise. « *On était en France, chez les Pères* », « *chez soi, pas chez les autres* ». Cette dernière boutade signifiait beaucoup. Car, si bienveillante qu'ait été la réception chez l'habitant, si dévouée qu'ait pu, en bien des cas, demeurer la charité, les pauvres réfugiés sentaient qu'au fond, là, ils étaient de trop, ils gênaient. Chez les Pères, au contraire, ils n'étaient pas de trop : tout le quartier de la Maison était à eux. Aussi, que de gens au dehors vivaient dans l'espoir toujours déçu qu'il y aurait bientôt une place pour eux « *dans la Maison des Pères* ».

Etre en France, être en famille, être chez soi, c'était en effet une bien douce consolation pour les nombreux hôtes de la Maison. Il faut pourtant chercher plus haut encore le motif dernier qui les attachait si fortement aux Pères, et qui les faisait regarder, par leurs compatriotes au dehors, avec envie, presque avec jalousie : ils trouvaient chez eux une force morale sur laquelle il faisait bon s'appuyer, dont, en vertu du voisinage, ils se sentaient tout spécialement bénéficiaires, même participants. « *Mon Père, disait l'un d'eux, je voudrais bien savoir pourquoi vous autres et les catholiques qui pratiquent sérieusement leur doctrine, vous avez une autre force que nous dans le malheur.* »

C'est en somme, que la Maison des Pères, la « *Maison du Bon Dieu* », comme ils aimaient à le répéter ; et ceux qui, incroyants ou indifférents, ou au moins sans pratique religieuse au jour de leur arrivée, avaient tous, sauf le meneur socialiste, appris ou réappris le chemin de l'église, ils étaient en mesure de comprendre et de goûter l'avantage de la part qui leur avait été faite à Enghien.

2) LA PAROISSE SAINT-QUENTINOISE

En même temps qu'on s'occupait d'assurer aux évacués St.-Quentinois, soit dans la Maison, soit, mais avec discrétion, au dehors les premiers secours indispensables, le grand souci fut de leur procurer sans retard les consolations de la religion. Il ne pouvait y avoir de moment plus propice pour rouvrir à Dieu l'entrée de ces cœurs souffrants, tandis que l'on s'efforçait déjà de leur adoucir, par tous les moyens, l'amertume de leur douleur.

Il était assez indiqué de songer, pour le service religieux des Français, à notre chapelle. Monsieur le Doyen d'Enghien se rendit compte de suite que, si

dévoués et actifs qu'ils fussent, ses Vicaires ne pourraient ajouter à leurs occupations déjà considérables, le soin d'un millier de nouveaux venus, et que, d'autre part, manquer d'entourer ceux-ci d'une sollicitude spéciale serait les jeter presque infailliblement dans le découragement et le désespoir. Aussi donna-t-il de suite pleine approbation au projet du P. Recteur d'ouvrir l'église de la Maison aux St.-Quentinois, et d'y organiser les services paroissiaux pour le plus grand bien spirituel de ces malheureux... Ceux qui vécurent à Enghien en mars – septembre 1917 savent si ce souhait apostolique du vénéré Doyen se réalisa, et quel bien s'accomplit en effet parmi les Français déportés à Enghien. Dès le vendredi qui suivit l'arrivée des évacués, les dispositions essentielles étaient prises : trois confesseurs étaient désignés dont deux sachant l'allemand, à cause des soldats de l'armée occupante qui continuaient à fréquenter notre Chapelle le dimanche.

Le P. Recteur ferait les fonctions de Curé de la Paroisse ; le P. Pinard acceptait de devenir le Prédicateur ordinaire ; et on affichait au Bureau français, à l'Hôtel de Ville, aux portes de l'église paroissiale qu'il y aurait, pour les déportés français, le dimanche suivant, à 9 heures, à l'église des Jésuites français devenue leur paroisse, Grand'messe avec instruction.

L'assistance ne manqua point. Et les paroles de bienvenue du prédicateur : « *Ici vous êtes en France ; nous serons tous à vous, trop heureux de pouvoir vous recevoir et vous consoler* », en faisant couler bien des larmes, gagnèrent immédiatement tous les cœurs. Les auditeurs communiquèrent au dehors leurs premières impressions. Et dès ce jour, la vie de la paroisse était assurée.

Tous les dimanches, en outre de messes basses ordinaires jusqu'à huit heures, il y avait grand'messe à 9 heures, avec sermon du P. Pinard, et une autre messe à 11 heures.

Chaque jour, Mr l'abbé Deberdt, ordonné prêtre précisément le 19 mars, assurait la messe de 8 heures ; bientôt cette messe se célébra le lundi pour les défunts des familles st.-Quentinoises réfugiées à Enghien, et le vendredi pour ceux qui prendraient part ce jour-là à l'Adoration du St. Sacrement.

En outre, pendant le mois de mai, on chanta chaque soir à 5 h. le Salut du St. Sacrement, durant lequel le P. Debuchy faisait une allocution. (Notons en passant que ce sont ces allocutions, très doctes et très goûtées, qui ont constitué le fond du livre publié en 1921 par le vénéré Père, sous le titre : « *Guide marial du Chrétien militant* »). Cette réunion de l'après-midi était très appréciée. Elle entra même si bien dans les usages que, le mois de mai et la Neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur finis, les habitués continuèrent à venir à l'église pour 5 heures : grand fut leur désappointement de ne plus trouver ni exposition du St. Sacrement, ni chants, ni instruction, ni bénédiction. Manifestement il fallait suppléer ; aussi, au prône du dimanche 17 juin, l'avis suivant fut-il lu en chaire : « *Nombre de personnes ayant pris l'habitude de venir chaque soir dans cette chapelle, le R.P. Recteur, pour encourager leur piété, est*

heureux de leur annoncer que désormais, tous les jours à 5 heures, il y aura récitation du chapelet ou chemin de croix, et bénédiction du St. Sacrement.»

Enfin, le vendredi, le St. Sacrement était exposé, pour attirer les bénédictions de Dieu sur la France. L'initiative de cette manifestation de piété appartient aux membres de l'Adoration Perpétuelle de Saint-Quentin. Invités à faire ensemble de 11 heures à midi, le Jeudi Saint, l'Adoration du St. Sacrement, ils exprimèrent le désir de voir se renouveler des adorations de ce genre. Le jour de Pâques, on invita les personnes désireuses de s'associer à cette idée, à se réunir le mardi suivant avant le salut, afin de mettre en commun leurs lumières : succès complet. Plus de 80 personnes se firent inscrire pour une heure d'adoration chaque semaine ; d'autres, prévenues trop tard, ajoutèrent leur nom à la liste déjà longue. Et c'est ainsi que, chaque vendredi, le St. Sacrement demeura exposé après la messe de 8 heures jusqu'au salut de 5 heures, sans que, ni un jour, ni une heure, les adorateurs et les adoratrices aient manqué.

Tout ceci, c'était le commun de la vie de la paroisse. Il va sans dire que le P. Recteur ne manquait aucune occasion d'organiser quelque fête qui donnait à cette vie plus d'éclat et d'intensité.

Une des plus touchantes fut, avec la cérémonie de la Première Communion, dont il sera parlé à part à propos des catéchismes, le Salut de l'Ordination sacerdotale du dimanche 1^{er} juillet. Cette Ordination, remise du samedi 2 juin, - l'autorité allemande ayant refusé à Mgr. Crooy les passeports nécessaires - avait eu lieu le dimanche matin, 1^{er} juillet dans la chapelle des Carmélites d'Hérinnes. Elle fut suivie, dans notre église, d'un Salut solennel annoncé dès le dimanche précédent. A ce salut il y eut foule : l'annonce d'un sermon du P. Pinard, l'attrait d'un Salut d'Ordination, chose nouvelle pour beaucoup, le désir de manifester aux nouveaux Prêtres qui, dans cette circonstance se trouvaient éloignés de leur famille, leur respectueuse sympathie de représenter en quelque manière auprès d'eux les Français et les Françaises très chers que la guerre en tenait séparés, tous ces sentiments divers faisaient que l'église se trouva bondée comme aux plus beaux jours. Et la cérémonie fut splendide. Devant les huit Ordinands du matin, rangés dans le chœur sur des prie-Dieu bien en vue, le P. Pinard prononça un magnifique discours : « *Le Cœur du Prêtre* ». Que de larmes coulèrent dans l'auditoire ! Mais ce fut bien autre chose quand, à la fin de son sermon, le prédicateur invita les nouveaux Prêtres à donner ensemble leur première bénédiction à la foule de leurs compatriotes présents dans l'église, bénissant en eux leurs familles absentes... Et quelle émotion chez tous quand on les entendit scander lentement la formule de la bénédiction ! « *Voilà une cérémonie qui vaut une Retraite* », disait en sortant un professeur du collège d'Enghien.

Grande fête aussi le jour de Sainte Jeanne d'Arc, fête que précéda une neuvaine, durant laquelle les fidèles avaient été invités à adresser à Dieu les

plus ferventes prières, et à faire quelques œuvres de pénitence, pour obtenir, par l'intercession de notre bienheureuse protectrice, la fin prochaine et glorieuse de cette longue guerre, et qui se termina par un salut solennel avec panégyrique par le P. Picard.

Cérémonie encore d'un éclat extraordinaire le 14 juillet. On s'était demandé longtemps comment solenniser une date, que l'on ne pouvait laisser passer sans une fête religieuse. Finalement, et sans que l'unanimité fût parfaite, - il y eut des avis contraires, jusqu'au jour où les faits montrèrent aux récalcitrants le bien-fondé de la mesure – on se décida pour un service funèbre à l'intention des soldats morts pour la France. La fête devant avoir un caractère officiel, on invita d'une part tout ce que la colonie St.-Quentinoise comptait de personnages officiels : président du tribunal civil, président de la chambre du commerce, professeur du lycée, infirmières de la Croix-Rouge, dames de France, etc., et d'autre part, le Bourgmestre et le collège échevinal d'Enghien. L'autel avait reçu une décoration appropriée : des cordons de lampes électriques éclairaient les garnitures de deuil, et les trois couleurs brillaient à côté de l'Évangile, comme on les avait déjà vues à la fête de Jeanne d'Arc. Le succès dépassa tout ce qu'on attendait. Plus de sept cents personnes envahirent l'église, occupant jusqu'au marchepied de l'autel de la Sainte Vierge, les confessionnaux, le gradin qui court tout autour de l'église, les deux sacristies, le péristyle et la petite cour d'entrée ; la foule priante presque partout, respectueuse et recueillie là même où la foi était absente. Et les plus émus – car on les vit pleurer pendant le chant, en faux-bourdon, du « *Dies irae* », et au discours très simple, très paternel et profondément pénétrant où le P. Recteur lui-même explique en quelques mots le sens de la cérémonie – les plus émus, dis-je, n'étaient pas parmi les plus assidus aux offices ordinaires.

Mentionnons encore, en dehors de ces cérémonies générales, les conférences données aux hommes par le P. Pinard, les trois derniers jours de la Semaine Sainte, en préparation à la Communion pascale, et les deux Retraites que prêcha le P. Recteur à Nazareth en juillet-août, l'une pour les jeunes filles, l'autre pour les dames.

Il est à peine nécessaire de dire le bien immense produit dans les âmes par l'organisation de la Paroisse St.-Quentinoise. On expérimenta là du doigt quels merveilleux résultats, la grâce de Dieu aidant, on peut, avec quelque effort, en s'occupant activement et personnellement des âmes, obtenir dans des milieux dont on a vite proclamé qu'il n'y a rien à y faire...

Que de traits splendides et touchants, de conversion, de résignation, de sanctification très poussée, auraient à citer ceux des Pères confesseurs qui se trouvèrent en contact plus intime avec ces cœurs brisés de souffrance ! Pour n'en citer qu'un, très génial : quelle action de grâce révèle ce mot : « *Moi j'ai horriblement souffert, mais j'en remercie le Bon Dieu, car cela me l'a fait retrouver !* »

L'église St.-Augustin était à la lettre, pour ses habitants, la « *Maison de famille* », où l'on se sent chez soi, où aux heures de tristesse on reprend courage. L'inscription rédigée par le P. Florian Jubaru, et placée à la chapelle en souvenir de cette époque, résume fort bien ce sentiment : « *Les habitants de Saint-Quentin déportés à Enghien rendent grâces à Dieu d'avoir reçu, en cette chapelle des RR. Jésuites français, consolation et sainte joie.* »

Même auprès de ceux qui continuaient de s'abstenir de la pratique religieuse, ou même demeuraient sans convictions, une action bienfaisante rayonnait de la Paroisse française. C'est ainsi qu'une famille connue pour son hostilité, peu à peu se laissa entamer : Madame vient à la messe chez les Pères « *pour entendre une belle parole* » et, très remuée, avoue qu'elle « *ne croyait pas retrouver des gens si intelligents chez les catholiques* » ! On sait comment se nommait le prédicateur... Monsieur perd de son sectarisme... et Mademoiselle se convertit.

D'ailleurs, ce n'était pas seulement la vie religieuse proprement dite qui se fortifiait ou se ranimait à la Paroisse française. Le moral tout entier y trouvait son compte, soutenu, remonté, élevé très haut. Toutes les occasions étaient utilisées, en effet, de faire revivre la confiance, et de joindre à l'enseignement religieux le mot de réconfort patriotique.

Je n'en cite qu'une page du cahier des annonces du dimanche ; elle montrera l'à-propos avec lequel elles étaient rédigées, et donnera une idée du bien qu'elles devaient faire.

Il s'agit d'abord de la procession du St. Sacrement à la paroisse de la ville. Après avoir invité les fidèles à assister à cet hommage public rendu à Notre-Seigneur, le P. Recteur ajoutait : « *Pour les plus jeunes d'entre vous, une procession publique sera une nouveauté. Pour les autres, quels heureux et doux souvenirs ! Quelle espérance aussi que Notre-Seigneur ira bientôt de rue en rue bénir la ville de Saint-Quentin ressuscitée !* »

Puis, annonçant la fête du Sacré-Cœur et l'Adoration du St. Sacrement à l'intention de la France, le texte lu en chaire portait : « *Paray-le-Monial et Montmartre parlent assez haut de la mission de la France pour la glorification du Sacré-Cœur. J'ai la confiance que tous vous fêterez cette année, avec une ferveur plus grande et une confiance excitée par les nécessités présentes, cette fête à la fois religieuse et nationale.* »

On n'aurait pas une idée complète des divers facteurs de la vie de la Paroisse St.-Quentinoise et du bien accompli, si on ne mentionnait pas spécialement l'action personnelle du P. Michel d'Herbigny, le « *bon P. d'Herbigny* », comme disaient les réfugiés. Malgré des occupations déjà considérables, il trouva le moyen de consacrer chaque jour, ou à peu près, une partie de son après-midi à la visite à domicile des réfugiés, confirmant dans l'entretien privé et élargissant le bien entamé à l'église même ; atteignant ceux qui, peu nombreux, se refusaient encore à venir jusqu'au Bon Dieu ; apprenant à ceux-ci à connaître et

à estimer le Prêtre et les choses qu'il enseigne ; distillant goutte à goutte chez ceux-là, dans des conversations affectueuses où l'intéressaient les questions les plus vulgaires, l'esprit surnaturel qui juge et apprécie toutes choses à leur valeur éternelle ; et réussissent à rendre toute espèce de services à ces pauvres gens sans ressources et sans conseils : que de heurts surtout entre logeurs et hébergés, il sut aplanir !

Il faut signaler aussi que la bibliothèque, organisée par le P. de Parvillez, avec un fond de livres mis à sa disposition par Mr. le Bourgmestre ; cette bibliothèque, sous la sage direction du Père, - un maître, comme chacun sait – et de la collaboratrice, Mlle Bacquet, s'accrut vite de nombreux volumes, qui la mirent à même de satisfaire à tous les degrés de culture et à toutes les légitimes curiosités.

Enfin les catéchismes, élément essentiel de toute vraie paroisse, méritent d'être décrits avec quelques détails. On cite intégralement plus loin le rapport fait par un de leurs plus zélés organisateurs.

Après tout ce qui a été dit, on ne s'étonnera pas que, profondément attachés à l'église des Jésuites, les réfugiés St.-Quentinois aient voulu donner au P. Recteur un témoignage de leur reconnaissance. Dans le ferme espoir qu'ils ne tarderaient pas à être rapatriés, c'est dès la fin de juin qu'ils le lui remirent. Il comprenait le fruit d'une collecte, dont le chiffre – 400 francs – est d'autant plus admirable, que cette collecte se fit parmi les familles dépouillées de tout superflu, du nécessaire même, et pour qui la moindre somme constituait un trésor. L'envoi de la somme était accompagné de l'adresse suivante, dont la citation clôturera ce récit.

Enghien, le 4 juin 1917.

Mon Révérend Père,

Le 12 mars dernier, nous arrivions en Belgique, le cœur brisé, l'âme abîmée de douleur ; la guerre nous arrachait à notre chère cité, nous jetait ici, désemparés et sans force. Sans doute l'inoubliable accueil si chaleureux et pour mieux dire si charitable des habitants d'Enghien nous réconforta et nous consola ; mais dans cette ville si hospitalière pour tant d'autres nobles prescrits, la Providence nous réservait de plus grandes consolations : elle nous y faisait rencontrer les Pères Jésuites de la Province de Champagne ; et chacun de nous ressentit, en pénétrant pour la première fois dans votre Maison de la rue des Augustins, l'impression infiniment douce de se trouver en un coin béni de la terre de France.

Ne sont-ils pas vraiment « chez eux » tous ceux qui logent sous votre toit, ces enfants que les Pères reçoivent dans les classes enfantines, dans les catéchismes, ces jeunes gens, ces jeunes filles qui, par vos soins et grâce à vous,

ont pu continuer leurs études sous l'habile direction de maîtres dévoués et de pieuses maîtresses, Françaises elles aussi ?

Ne sont-ils pas vraiment « chez eux » tous ceux qui viennent si nombreux, prier dans votre chapelle, transformée en Paroisse Saint-Quentinoise, et où les Pères font pénétrer dans nos pauvres cœurs meurtris le baume guérisseur de la paroisse divine, transformant les pleurs amers de la douleur et de la désespérance en larmes d'émotion et d'amour ?

Plusieurs d'entre nous vont, dans un avenir sans doute prochain, quitter la ville. Avant de regagner la France, ils ont voulu – et leur pensée est commune à tous ceux qui demeureront ici – exprimer publiquement aux Pères tous leurs remerciements et leur profonde reconnaissance.

Souhaitant qu'un témoignage de tant de bienfaits reçus demeure en cette chapelle où ils puisent la force et le courage, les Réfugiés vous prient mon Révérend Père, de vouloir bien recevoir le produit d'une souscription qu'ils ont faite et qui pourrait servir à placer dans votre sanctuaire une inscription tracée sous l'effigie et comme sous le patronage du glorieux martyr Saint Quentin, proclamant leur foi et leur gratitude.

Veillez, mon Révérend Père, agréer l'expression de notre profond respect.

Au nom des Saint-Quentinois,

S. MANIEZ J. PERNOTTE

3) LES CATECHISMES

Le second dimanche qui suivit l'arrivée des St.-Quentinois, on annonce, au prône de la grand'messe, l'ouverture des catéchismes pour le mardi suivant.

Les parents étaient priés de faire inscrire au plus tôt leurs enfants : il s'en présenta assez pour qu'on pût établir cinq groupes de garçons et filles. Ceux qui manquaient encore devaient facilement être atteints par les écoles, dont l'organisation avançait rapidement.

Sous la direction d'un Père théologien, le P. Charbonnet, les philosophes, arrivés récemment d'Antoing, étaient chargés de la marche des groupes, qui se répartissaient ainsi : un groupe de persévérance, un groupe de premiers communions, deux groupes de préparation, un groupe de petits. L'action de Dieu fut très efficacement aidée par les Dames de Nazareth, qui complétaient chez elles l'enseignement religieux, et par le directeur de l'école des garçons, à

qui on persuada facilement de faire réciter chaque jour le catéchisme à ses élèves.

Le travail était facilité par la réédition à Enghien d'un « *Extrait du catéchisme du diocèse de Soissons* », édition de guerre pour la région occupée ; c'était un peu sec, suffisant cependant pour fixer l'attention des enfants et leur fournir un texte à apprendre.

Ce ministère des catéchismes devait être plein de consolation pour les Pères qui en avaient assurément la charge.

La bonne volonté des petits St.-Quentinois était parfaite, comme celle de tout enfant qui a souffert. La plus légère marque d'intérêt provoquait de leur part de très vifs sentiments de reconnaissance.

De plus, pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils se trouvaient en contact avec un prêtre : toutes les raisons pour eux de répondre surabondamment aux efforts des PP. Catéchistes ; et de fait, certains manifestèrent très vite une piété caractéristique.

Au début de la Semaine Sainte, on eut l'idée de réunir les enfants du groupe des premiers communiant, et de leur expliquer, un après-midi, les images du Catéchisme de la Bonne Presse relatives à la Passion : pendant deux heures, l'attention ne se démentit pas. Puisque la première expérience avait réussi, pourquoi n'organiserait-on pas, pour le Vendredi Saint, une grande séance de projections sur la Passion ? Vite on chercha des clichés, on prépara des chants appropriés, on annonça la réunion. Bien des grandes personnes, cet après-midi-là, se firent enfants pour avoir, elles aussi, une petite place dans l'assistance ; et tous emportèrent de la séance une impression très vive, d'autant plus frappante qu'elle était plus nouvelle pour eux.

Il fallait songer à occuper, pendant leurs temps libres, tous ces pauvres enfants, à qui l'étroitesse du logis familial, une chambre seulement, dans le bâtiment des Jésuites, - guère plus souvent au dehors - ne permettait guère de prendre les ébats dont ils avaient besoin. C'était un patronage de tous les jours qu'on devait songer à organiser pour compléter l'œuvre du catéchisme, en empêchant qu'elle périclitât dans les promiscuités de la rue.

Avec l'autorisation du R. P. Recteur, chaque jeudi, un ou plusieurs catéchistes organisèrent des promenades dans la campagne, ou des jeux dans la cour de l'école des sœurs à Marcq, ou des excursions dans la magnifique propriété du Risoir, aimablement mise par la Vicomtesse de X... à la disposition des petits réfugiés français. Venait qui voulait : les amateurs ne manquèrent jamais ; à Marcq, ils étaient vingt ; au Risoir, le chiffre doubla vite : c'est qu'avec la petite guerre et les joyeux ébats dans la campagne, on trouvait là les cerisiers sauvages. Et pour ces pauvres corps amaigris, portant à peine dix ans quand ils vivaient déjà depuis quatorze ou quinze, le moindre fruit à croquer était une aubaine. Ne vit-on pas, au retour d'une de ces promenades, un enfant se jeter sur un navet pourri tombé d'un chariot, et le dévorer à belles dents ? Et ses

compagnons suivre à la piste la précieuse voiture jusqu'à la ferme où elle était entrée, et, hélas, ne recevoir que des refus à leurs supplications ! Mais à cet âge les ombres sont toujours de courte durée : même au plus fort des tiraillements de la faim, les bandes de promeneurs reprenaient joyeusement le chant de la route ou le cantique entonné par le Père ; et, si maigre que dût être le souper en perspective, on serrait les rangs en rentrant à Enghien, et l'on faisait alerte figure, à la grande joie des vicaires de St.-Quentin, quand il leur arrivait, de leur refuge de Soignies, de se transporter jusqu'à Enghien et d'y rencontrer le groupe allègre de leurs anciens petits paroissiens.

Devant les bruits persistants de départ possible pour la France, il fallait à tout prix assurer la Première Communion des 25 enfants du second groupe.

La solennité fut fixée au 6 mai.

Une messe se disait le dimanche, dans la petite chapelle du bâtiment des réfugiés, pour les enfants du bâtiment : messe expliquée par un Père, dialoguée entre le célébrant et les enfants, et pendant laquelle aussi on chantait. Les futurs premiers communians furent invités à se rendre tous les jours dans cette chapelle, pour la messe célébrée dans les mêmes conditions : on avait constaté, en effet, les fruits merveilleux produits par cette méthode. Après la messe, on faisait une demi-heure d'instruction. Ceci durera une dizaine de jours. Les derniers jours avant la fête furent consacrés à la Retraite traditionnelle, durant laquelle tout le temps, sauf celui des repas et la nuit bien entendu, se passait chez les Pères.

Pas de solennité de Première Communion sans habits de fête : ce ne fut pas une petite affaire en ces temps d'en procurer à tous. Les Dames de Nazareth s'employèrent à rassembler le nombre voulu de robes blanches. Les Pères fournirent les brassards : propres, presque coquets, ils suffiraient à donner au costume des dimanches un véritable air de fête. A tous enfin on offrit livre et chapelet. Ces préoccupations matérielles avaient leur importance : il fallait assurer le plus d'éclat possible à la cérémonie de la Première Communion pour rappeler la joie des fêtes de France, chasser les pensées attristantes et aider les cœurs à se donner sans arrière-pensée à Notre-Seigneur.

Le matin du dimanche 6 mai, les parents se réunirent dans le parloir à 7 h ½ pour bénir leurs enfants, suivant le rite touchant d'autrefois. Puis, ils occupèrent à la Chapelle les places qui leur avaient été réservées.

Cette fête, que présida Mr. l'Archiprêtre de Saint-Quentin invité spécialement, marqua dans le souvenir des St.-Quentinois et des enfants. Pour beaucoup de ceux-ci, ce fut le commencement d'une vie fervente, très édifiante même par des manifestations de piété.

Pour parfaire l'œuvre de la Première Communion, on souhaitait pouvoir procurer aux enfants le bienfait de la Confirmation. L'occasion tout indiquée était la venue de Mgr. de Tournay pour l'ordination sacerdotale des Pères, le 2 juin. Mais les passeports lui furent refusés. Les Pères reçurent le sacerdoce à

Hérinnes, dans la petite chapelle des Carmélites, des mains de Mgr. le Graive. C'est là aussi que furent confirmés les petits St.-Quentinois : des Ordinands, des Confirmands, des Carmélites, la petite chapelle ne pouvait contenir davantage, mais elle suffit à la tâche, et quelle fête pour elle !

Cependant les vacances arrivaient. On s'industria pour distraire les enfants : projections, cinéma, fête de jeux, ... On recourut à tous les moyens de les amuser.

La fête de jeux eut un succès qui dépassa tout le reste. Elle eut lieu dans la cour de philosophie. Soixante enfants y prirent part, sous les yeux d'une assemblée nombreuse de Français qui s'entassaient dans la partie de la cour proche du cloître du Sacré-Cœur et dans le promenoir de Rivoli... sans compter les Pères, dont la sympathique curiosité occupait toutes les fenêtres du premier étage autour de la cour. Et ce furent, pendant plus de deux heures, toutes les distractions classiques, dont petits et grands s'amusaient inlassablement : courses à sac, courses à cloche-pied, sauts en hauteur, sous à trouver dans la farine, etc. Les rires inextinguibles qui s'emparaient souvent de l'assistance dirent assez le plaisir que causait à tous cette exhibition et les réflexions échangées montrèrent – ce qui valait mieux – le bien moral qu'elle produisait.

On aurait voulu accompagner les concours de quelques chants ; mais les Allemands, en autorisant la réunion, avaient interdit tout chant patriotique. Pour être sûr de l'observation de la consigne, on ne chanta pas du tout. Seul un phonographe occupait les temps de repos.

Faut-il dire que les petits St.-Quentinois, comprenant le bienfait de l'instruction religieuse reçue à Enghien, surent s'en montrer reconnaissants ? Ils le firent, et de la bonne manière. Les Pères avaient, fin août, en prévision des départs prochains, lancé une invitation à tous les enfants du catéchisme et aux jeunes gens, membres des groupes de jeunesse, à se réunir dans notre église le dimanche 2 septembre, pour une messe de communion générale : ils y furent près de 150 qui s'approchèrent de la Sainte Table.

Ils ne pouvaient mieux remercier les Pères catéchistes, que par cette manifestation vivante d'un profit retiré de leur enseignement.

4) LES DÉPARTS

Si consolés qu'ils fussent à Enghien dans leur misérable situation, les réfugiés français attendaient impatiemment le rapatriement promis par les Allemands.

Il apparut enfin dans le courant de septembre 1917 que cette longue attente allait avoir un terme et les espoirs longtemps déçus, se réaliser. On devine que l'affection cordiale provoquée par tant de secours de toute espèce reçus dans le bâtiment dirigé par le P. Derély et dans notre église, dont nous avons déjà

plusieurs fois constaté les touchantes manifestations, s'exprima plus vive que jamais à la cérémonie de la séparation.

Il y eut, le 29 septembre, grand'messe et salut solennel : le P. Recteur y fit les adieux officiels. Puis les Français se réunirent dans la cour de philosophie, autour du P. Recteur et de ceux des Pères très nombreux – qui s'étaient spécialement occupés d'eux durant les six mois de leur séjour.

Aucun endroit ne pouvait être mieux choisi pour cette dernière entrevue : le chevet de l'église où l'on avait bien prié, la cour témoin de tant de folles gaîtés, le bâtiment de philosophie vraie « *Maison de Famille* », une partie enfin de la Maison des Pères qui avaient été pour tous les agents très aimés de la Providence : que de doux souvenirs, que d'heures inoubliables ce cadre faisait revivre ! Et le P. Derély, la chapelle St. François Xavier. « *Cette chapelle a été le foyer de votre vie ; partout vous pourrez retrouver le Tabernacle* ». Les remerciements s'échangèrent. Et quand, l'heure avançant, il fallut définitivement se séparer, bien des hommes – les Pères n'étaient pas les derniers – pleuraient, les mamans faisaient encore une fois bénir leurs enfants ; chez tous, c'était la même pensée, que l'un d'eux exprima en ces termes : « *Nous ne vous connaissions pas, mais maintenant nous savons qui vous êtes, nous parlerons de vous aux quatre coins de la France.* »

Les départs des familles autorisées à rentrer en France s'échelonnèrent dès lors entre le 1^{er} octobre et le 20 novembre : six trains, au total.

Malheureusement tous ne partirent pas : plutôt, à côté des retours joyeux vers la patrie, il y eut, au lendemain du départ du premier train de rapatriement, un enlèvement vers l'Allemagne des hommes amenés au printemps, de St. Quentin en Belgique.

Enghien fut spécialement mêlé à cette affaire, et par le petit contingent qu'on y préleva, et surtout parce que devait s'y faire la concentration de toute la région.

Ce fut l'occasion encore d'une touchante manifestation. Dès qu'il fut averti de la saisie d'hommes qui allait se faire à Enghien et de l'arrivée de ceux des environs, le P. Derély, usant du crédit gagné auprès de l'autorité allemande par son dévouement, réclama de pouvoir les loger dans son bâtiment en partie vidé par les premiers départs. « *Vous les considérez déjà comme des prisonniers, dit-il en substance, soit ; mais moi, je réponds que tout se passera bien chez moi ; laissez-moi donc arranger les choses* ».

Et on le laissa faire, en effet.

Tous les arrivants, ceux d'Enghien qui le connaissaient et les autres, sur les bons rapports qu'on leur en faisait, promirent loyalement au P. Derély qu'ils ne se sauveraient pas. Lui, alors, de les installer sans verrous ni manettes, dans les salles du rez-de-chaussée du bâtiment de philosophie : là, parents et amis venaient librement les voir, ils goûtaient aux dernières heures de liberté, et les PP. Picard et d'Herbigny profitaient des bonnes dispositions créées par cette

situation et par la perspective du lendemain, pour entretenir et réveiller les sentiments chrétiens de chacun.

Or, le départ étant fixé au matin du 30 octobre, on tint à sanctifier cette journée par une cérémonie religieuse : une messe fut annoncée aux partants, dans la chapelle de St. François Xavier.

On devine l'assistance : tous – soixante – s'y trouvaient ; et sur ce nombre il y eut quarante-huit communions. Résultat bien consolant de l'action exercée sur ces malheureux pendant leur court passage. L'un de ces communiants fit même alors sa première communion ; il venait d'être baptisé avant la messe par le R .P. L. Decoster.

Combien furent réconfortés par cette messe de départ, ces hommes à qui l'avenir devait pourtant paraître fort sombre ; ce dernier trait permet d'en juger.

Brusquement, le prêtre descendant à peine de l'autel, un Allemand prévient que l'heure du train a été devancée et qu'on part immédiatement pour la gare. Tous les plans du P. Derély sont bouleversés. Mais nos hommes aussitôt de descendre et, sans toucher au déjeuner qui leur était préparé, de prendre leurs effets, et de se mettre en rangs de sept, et de continuer dans la rue leur action de grâces en chantant allègrement la Marseillaise.

Les Enghiennois témoins de la chose notèrent le contraste entre l'allure de ce départ et la manière dont se fit celui de leurs compatriotes, l'année précédente, à pareille époque.

Et les billets de reconnaissance reçus d'Allemagne prouvèrent que cette bonne humeur ne se démentit point.